

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i>  |                                     |   |

# LE FORGERON D'ANVERS.

LÉGENDE HISTORIQUE.

## I.

Le soleil descendait lentement vers la mer ; ses rayons dorés coloraient les mats et les pavillons des navires qui voguaient sur l'Escaut, et qui apportaient aux entrepôts d'Anvers les trésors de l'Orient. Cette ville, alors, était dans tout son éclat ; le commerce, les arts, l'industrie, y prospéraient à l'envie, et l'univers voyait avec étonnement sortir de son sein tous ces grands artistes, dont les œuvres remarquables étaient destinées à faire l'admiration des générations futures. Le noble art de la peinture, surtout, florissait sur cette terre fertile de la Belgique, dont il semblait une production naturelle, et ceux qui le cultivaient y trouvaient des encouragements non seulement chez les grands seigneurs et parmi la noblesse, mais même chez les bourgeois et les négociants.

Le soir était venu. Parmi les gros navires qui reposaient sur l'Escaut, on voyait se glisser une infinité de barques légères, qui traçaient dans le fleuve mille sillons étincelants. Un mouvement plus grand encore régnait sur la rive couverte de gens empressés à charger ou décharger les vaisseaux du port ; une foule de promeneurs s'arrêtaient à regarder ce spectacle animé. Bientôt, au milieu de cette population active, de ces bruits, de ces signaux, de ces chants en mesure qui se répondaient de tous côtés, vint tomber le son grave et cadencé de la cloche de Notre-Dame, qui annonçait l'heure du repos. Les autres cloches de la ville répétèrent l'Angelus du soir, alors les mains laborieuses déposèrent leurs outils, l'Ave Maria fut récitée, la tâche du jour était finie, et chacun alla chercher le repos.

Dans l'intérieur de la ville aussi avait cessé le travail, parmi la foule des jeunes ouvriers, qui, avant de se disperser, étaient gaiement à causer et à rire sur la place Notre-Dame et près de la fontaine de fer ; un seul paraissait ne pas partager la sérénité générale,

c'était un jeune forgeron de grande et belle taille, et dont les traits réguliers et la physionomie intéressante se faisaient remarquer même sous ses vêtements noircis par la fumée. Près de lui quelques autres ouvriers étaient occupés à regarder le nouveau grillage de la fontaine qui se trouve encore sur cette place, et dont l'ingénieux travail, orné de fleurs et de feuillages élégants, décelait un artiste au-dessus du vulgaire.

—Par ma foi ! s'écria un bon compagnon venu récemment de France, c'est une œuvre merveilleuse, et je serais curieux d'en connaître l'auteur.

—Le voilà ! répondirent les ouvriers en montrant le jeune forgeron, qui, jusque-là, n'avait pris que peu de part à la conversation.

Aussitôt l'étranger s'approcha de lui et lui parla de son ouvrage avec une admiration sincère ; mais Quentin Metsis, c'était le nom du forgeron distrait et rêveur, ne semblait attacher que bien peu de prix, à cette louange méritée.

—Mon Dieu ! répondit-il avec un soupir, je vous avoue que je n'ai guère trouvé de satisfaction à manier ce métal rebelle ! C'est grande folie que de prétendre imiter avec ce fer dur et sombre la molle souplesse du feuillage et le délicat tissu des fleurs ; quelquefois il me prend envie de briser ce grillage, pour que personne ne s'occupe plus de lui ni de celui qui l'a fait.

—Je crois que les Anversois ne vous laisseraient pas faire, dit le compagnon, et pour moi je ne puis comprendre votre mécontentement après les éloges que vous vaut et l'honneur que vous fait ce beau travail.

—N'étiez-vous pas, ajouta un homme âgé, n'étiez-vous pas le plus jeune des ouvriers, et cependant votre plan et votre dessin ont été proclamés à l'unanimité des meilleurs.

—Allons ! s'écria un gai camarade, nous perdons ici le temps en discours inutiles ; courons plutôt rendre visite aux pots de bière du père Vandekaer.

—Oui ! oui ! répétèrent-ils tous : au père Vandekaer !

—Vous venez avec nous, n'est-ce pas, Quentin. Vous nous jouerez un air de luth.

Quentin secoua la tête en signe de refus.

—Laissez-le, cria un autre, c'est un misanthrope ; on n'en peut rien tirer ; et la troupe joyeuse se mit en marche sans le forgeron.

—C'est vraiment dommage, dirent les ouvriers en s'en allant, car c'est bien le plus brave garçon qu'on puisse trouver, et avec ça, un bon chanteur ! Mais que voulez-vous, on a la tête tournée par une passion malheureuse !.....

—Une passion malheureuse ! s'écria le compagnon français ; ah ! contez-nous donc ça ?

—Eh ! oui, le pauvre garçon s'est laissé prendre aux beaux yeux de la fille du peintre, qui demeure juste en face de la forge.

—Quoi ! s'écria un troisième en éclatant de rire, la fille du riche Vrindt ? Ah ! pour le coup, il aura bien de la chance, si le bonhomme ne vient pas quelque jour modérer à coups de bâton son ardeur téméraire.

## II.

Ces paroles, qui parvinrent aux oreilles de Quentin, firent monter tout son sang sur ses joues pâles ; il frappa violemment la terre du pied, ses poings se contractèrent, il chercha des yeux celui qui avait prononcé ces mots outrageants ; mais une triste raison vint l'arrêter.

—Il a raison, dit-il ; l'insensé, l'impertinent, c'est moi ; moi ! misérable ouvrier, destiné à passer auprès de mon enclume des jours ignorés, à battre toujours le fer avec un marteau, sans jamais pouvoir arriver à rien produire d'assez noble et d'assez relevé pour me rapprocher du but de ma folle affection.

Dans ces sombres pensées, Quentin Metsis était sorti de la ville ; le crépuscule du soir répandait son voile sur l'immense plaine ; des saules au gris feuillage et aux têtes arrondies bordaient tristement les canaux, et rien n'interrompait cette vaste et monotone étendue que la pointe de quelques clochers éloignés qui se dessinaient à l'horizon, ou bien quelque ferme isolée dans la campagne et où la vie aussi s'était éteinte dans le sommeil. Vivement impressionné par cet aspect mélancolique de la nature qui répondait tant à l'état de son âme, Quentin sentait en lui ce vague et puissant désir de l'artiste de reproduire ce qui l'émeut... Mais, rendre cela avec du fer !.....un monde immense s'éveillait en lui, et les bornes étroites et inflexibles de son pénible métier comprimaient douloureusement les élans de son âme, aussi bien qu'une autre pensée, peut-être plus chère encore et qui était étroitement unie à ces décourageantes impressions. Il s'assit sur une pierre du chemin, passa en revue sa vie obscure et sans joie, et cette guerre intestine qui le mettait sans cesse en lutte avec lui-même. Sa basse extraction, sa pauvreté, cette impossibilité de *viser* plus haut, car son salaire de chaque jour était nécessaire à sa mère.....et son penchant vers un art que jamais il ne pourrait apprendre, et son amour pour une jeune fille, qui, jamais, ne pouvait lui appartenir.

Cependant la lune était levée ; une douce et calme lumière s'était répandue sur la campagne ; le cœur du pauvre ouvrier se sentit un peu renforcé sous l'influence de cette voûte bleue et étoi-

lée, du haut de laquelle Dieu, le père de tous les hommes, mais surtout de ceux qui souffrent, semblait lui jeter un regard de miséricorde. Il pensa à sa mère, qui, sans doute, attendait impatiemment son retour ; il s'achemina à travers les faubourgs déserts vers l'humble demeure de la pauvre veuve, qu'il trouva assise à l'attendre sur la borne de sa porte. La joie se peignit sur les regards de la bonne femme, lorsqu'elle aperçut enfin celui qu'elle attendait, l'inquiétude vint bientôt s'y joindre quand elle remarqua les noirs soucis qui obscurcissaient son front. Il lui remit le salaire de la semaine (car c'était un samedi) et il ne s'était pas permis d'en dépenser la moindre partie pour lui-même. Une larme mouilla les yeux de la veuve, elle les leva au ciel avec une ardente prière pour la guérison de son fils chéri, car dame Gertrude sentait instinctivement que son fils était malade, sans oser décider si c'était du corps ou de l'esprit, mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir bon espoir : Dieu aime et bénit les fils vertueux, et le sien était si bon !

Le souper fut silencieux ; Quentin, qui n'avait jamais été causeur, était depuis quelque temps plus taciturne que jamais. La mère et le fils se retirèrent tous deux, pensifs et soucieux, pour jouir des douceurs du sommeil, mais ni l'un ni l'autre ne purent le goûter. Sa pauvre mère se tourmentait du chagrin inconnu qui semblait miner son fils, et celui-ci avait au cœur une douleur trop profonde pour pouvoir trouver un seul moment de sommeil.

Oh ! dans les heures silencieuses de la nuit, quand nulle occupation de la vie, nulle distraction, nul bruit, nul mouvement ne viennent interrompre le sombre cours des pensées ; quand celles-ci, pleines d'une activité fiévreuse, nourries de soucis et de tourments, assiègent l'âme toute entière de la pauvre créature sans défense, alors chaque inquiétude devient plus cuisante, chaque douleur s'enfonce plus profondément dans le cœur, et la douce espérance que fait naître pendant le jour le sentiment de notre force et l'instinct de vie qui nous entoure, nous abandonne entièrement et nous livre sans miséricorde à nos cruels ennemis.

Et bien des nuits s'étaient passées comme celle-là pour le pauvre Quentin, depuis que cette fatale passion remplissait son cœur, c'est-à-dire depuis le commencement de l'année, époque à laquelle il était venu à l'atelier et où la gracieuse figure qui l'avait tant séduit lui était apparue à la fenêtre voisine.

Les jours se succédaient lourdement pour lui au milieu d'une vie fatigante, dénuée de toute joie et de tout espoir. Quelques rares instants de trompeuse illusion venaient seuls éclairer ses tristes journées ; c'était quand, le matin, une fenêtre en face de lui s'ou-

vrait tout-à-coup, et qu'une tête charmante venait respirer pendant quelques moments le grand air. Ce doux et gracieux visage, aux beaux cheveux blonds retenus par une épingle d'argent, à l'expression pure, suave, angélique, semblait être une apparition du ciel pour le pauvre Quentin ; oubliant toutes ses douleurs, il restait là, les yeux fixés sur elle, et son âme toute entière était alors dans son regard. En vain la flamme pétillait devant lui, en vain les marteaux continuaient leur vacarme, il ne voyait plus rien que la fille du peintre De Vrindt. Quelquefois il lui semblait qu'elle l'avait regardé, qu'un sourire mélancolique s'était dessiné un instant sur ses lèvres. Mais c'était une erreur, se disait-il à lui-même, c'était un jeu de son imagination.

— Oh ! je suis fou ! elle est riche et belle ! et tout Anvers sait que Vrindt est décidé à ne donner sa fille qu'à un peintre..... Et moi ! Et ses yeux retombaient sur ses mains noircies par le feu et le charbon.

Quand ces pensées revenaient, il se sentait faible ; il s'appuyait sans force sur l'enclume ; il cachait son visage de ses deux mains, et souvent des larmes brûlantes venaient couler sur ce fer qui lui paraissait moins dur que sa destinée. Quelquefois il arrivait que, rappelé à lui par quelques plaisanteries de ses camarades, il se disait en levant les yeux vers la fenêtre : O mon Dieu, elle est restée là tout le temps, elle a vu ma tristesse ; mais c'est un rêve ! Oh ! n'est-ce pas de la compassion qu'exprime cette douce figure ? La fenêtre se refermait lentement, et l'apparition s'envolait..... et le bonheur de Quentin était fini pour tout le reste du jour ; car la jeune fille avait à inspecter toute la maison de son père, et la cuisine et la cave ; puis elle passait dans sa chambre, où, assise devant un métier une partie de la journée, elle s'occupait de ces ouvrages si renommés dus aux doigts habiles et patients des flamandes. Mais elle s'était fait un devoir de venir chaque matin d'abord dans cet appartement qui servait d'atelier et de cabinet de travail à son père. Elle donnait du jour à ces pièces et s'accordait aussi l'innocente distraction d'un coup d'œil de simple curiosité jeté dans la rue. Quand son père entrait dans l'atelier, la fenêtre se fermait, et les élèves qui, selon l'usage du temps, étaient en pension chez le maître, arrivaient peu à peu ; jamais, pendant tout le cours de la journée, Marguerite ne rentrait dans l'atelier, de sorte que Quentin, une fois cette heure matinale écoulée, n'avait plus d'espoir de la revoir.

Ainsi avaient passé pour lui le printemps, l'été et une partie de l'automne ; il se trouvait l'être le plus malheureux de la terre. Et pourtant Quentin Metsis n'était ni aussi ignoré, ni aussi abandonné

qu'il se le figurait : sa personne et son chagrin avaient été remarqués par celle même dont l'intérêt, s'il l'avait connu, l'eût abondamment récompensé de toutes ses souffrances, de Marguerite De Vrindt, qui, en laissant tomber ses regards sur l'atelier des forgerons, avait été frappée de l'expression noble et de la tristesse de l'un d'entre eux, aussi bien que de la beauté de sa voix. La vieille cousine même de Marguerite, qui demeurait avec elle, l'avait remarqué à travers ses lunettes, et les deux parentes le désignaient entre elles sous le nom de beau forgeron. La vieille dame avait appris avec intérêt que ce jeune homme était l'ouvrier qui avait fait le grillage si admiré de la place Notre-Dame, qu'il jouait admirablement du luth, qu'il s'appelait Quentin Metsis, qu'il était de mœurs exemplaires, mais fort pauvre, et qu'il employait tout le salaire de son travail à soutenir sa mère, que, du reste, il était presque toujours silencieux et taciturne. Ces détails avaient inspiré à Marguerite de l'estime pour le jeune homme, et depuis lors, quand il lui arrivait de l'apercevoir, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder avec bienveillance. Elle aurait bien voulu savoir si son chagrin avait une autre cause que celle de sa pauvreté, mais rien n'avait transpiré à cet égard, et sa curiosité ne put être satisfaite.

Vers cette époque, il arriva que tout Anvers fut en émoi : la princesse Marie de Bourgogne, fille du dernier duc Charles-le-Téméraire, et unique héritière de ses domaines, arrivait de Bruxelles à Anvers, où elle avait convoqué les Etats, pour fixer avec eux, le choix d'un époux et du futur seigneur de ces belles et riches provinces. Son arrivée fut célébrée par une grande quantité de divertissements et de fêtes, qui donnèrent occasion aux joyeux Anversois de montrer leur goût pour le luxe et pour les arts. Ces nouvelles distractions avaient fait oublier à Marguerite De Vrindt, son jeune voisin, lorsqu'un jour elle se rendit avec son père à une fête populaire hors de la ville ; c'était de l'autre côté de l'Escant, au lieu connu aujourd'hui sous le nom de tête Flandre ; de grandes tentes avaient été dressées ; un banquet splendide avait été préparé pour la princesse et sa suite, et le peuple se divertissait au tire de l'arc et de l'arquebuse, aux jeux de toute espèce, à la musique et à la danse. Marguerite, au bras de son père, se promenait aussi en habits de fête parmi cette foule joyeuse et animée. Ils s'arrêtèrent aux différents groupes, et tandis que les yeux d'artiste du père examinaient les physionomies des assistants, leurs poses, les tons de lumières et d'ombre que projetaient les arbres ou les tentes, les oreilles de la belle Marguerite pouvaient recueillir les éloges qu'excitait autour d'elle sa gracieuse personne ; car les paysans se

retournaient pour regarder cette jolie fille, à la robe rose pâle, aux manches justes, rattachées aux épaules aux coudes et aux poignets, par des bouffes de satin blanc ; une pesante chaîne d'or entourait son cou blanc comme la neige, et sur ses boucles d'un brun clair était posé un petit chapeau de velours cramoisi orné de plumes blanches. Les sons d'une lyre jouée avec une grande facilité, les attirèrent vers un groupe de jeunes gens qui se disposaient à tirer à l'arbalète. Des bourgeois en habits noirs, manteaux courts, chapeaux pointus, entouraient un jeune homme d'une taille avantageuse, qui venait de terminer un air sur le luth. Il semblait que c'était comme un prélude à un nouvel exercice de tir, car en déposant son luth, il saisit son arc.

Les autres archers s'écriaient : " Oh ! Metsis, ménagez-nous un peu, vous avez déjà eu assez de succès." Metsis ? pensa Marguerite, c'est le nom du forgeron, et elle leva les yeux sur lui. Lui aussi l'avait aperçue en ce moment ; son regard interdit resta fixé sur elle comme sur une apparition, sa main trembla ; il déposa son arc et s'excusa d'une voix à peine intelligible, de ne pouvoir tirer.

—Que vous arrive-t-il, Quentin, dit un homme grave, vous êtes devenu rouge et pâle ?

—Prenez ce verre de vin, dit un autre, c'est sans doute un vertige.

Mais le jeune homme s'était remis, il leva les yeux de nouveau ; la douce vision était encore là, et il lui sembla voir sur son visage une émotion qu'il n'y avait jamais aperçue. Il saisit vivement son arc. Celle qu'il vénérât en silence comme un ange, celle qu'un heureux hasard avait conduit là en ce jour, devait voir que ce jeune homme obscur et inconnu, n'était cependant pas dépourvu de quelque noble adresse. Il tendit son arme, il visa ; son regard avait glissé de Marguerite sur le but, son cœur l'avait invoqué en secret. La flèche partit rapide comme l'éclair, et *vivat ! vivat !* s'écrièrent cent voix : dans le noir : A Metsis le prix d'honneur !

Un vif incarnat couvrit les traits du jeune homme ; le peuple assemblé applaudit et battit des mains ; on rapporta le but avec la flèche qui y était enfoncée aussi, car ces exercices lui rappelaient sa jeunesse avec ses joies. Sa fille était à ses côtés, et pour la première fois les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent de près. Ils rougirent embarrassés tous les deux, et pourtant bien contents. De Vrindt avait appris par les bourgeois que cet habile archer était le même qui s'était distingué dans son état par le célèbre grillage de la fontaine Notre-Dame. Le peintre avait apprécié cette œuvre ; il salua affectueusement le jeune ouvrier, lui adressant quelques mots flatteurs, puis il s'éloigna avec sa fille pour aller voir d'au-

tres jeux. Bientôt ils rencontrèrent des amis et connaissances, avec lesquels ils s'assirent sous une tente, et se firent servir des rafraîchissements. On se livra à une franche gaité. De Vrindt eut bientôt oublié l'archer et sa flèche, mais il n'en était pas de même de Marguerite, elle l'avait toujours devant les yeux ; son intéressante figure, son luth harmonieux, et son regard surtout ! Elle ne pouvait cesser de réfléchir au motif qui avait pu le faire rougir et pâlir ainsi, le troubler au point de croire qu'il ne pourrait tirer, tandis qu'un moment après il avait fait un coup de maître. Serait-il occupé d'elle ? Mais un pauvre forgeron ! et elle, la fille du peintre De Vrindt, si riche et si considéré ? La réflexion d'un seul moment suffisait pour lui montrer ce qu'il y avait d'absurde dans cette idée, et elle s'efforçait de bannir de son esprit l'image du jeune archer.

Le lendemain, il ne parut pas à la forge, ni les jours suivants non plus, car sa mère était malade. Le quatrième jour seulement Marguerite le vit revenir au travail. Quel air relevé, se disait-elle, et quelle différence entre lui et les autres ouvriers : quel dommage qu'il soit forcé de se livrer à ce fatigant et désagréable métier, car il a un vrai talent comme archer et comme musicien.

Quelquefois il lui semblait que les yeux de l'ouvrier se dirigeaient timidement vers sa fenêtre ; me reconnaît-il ? se demandait-elle. Mais rien dans la conduite de Quentin ne tendait à confirmer ou à expliquer son émotion d'un jour de la fête ; si elle devait s'en réjouir ou non, elle l'ignorait. Sans s'en rendre compte à elle-même, elle cherchait à découvrir sur la figure de l'honnête forgeron, quelques signes d'attention, et elle ne réussit que trop bien à voir manifestement l'inclination que le jeune homme portait dans son sein, malgré les efforts qu'il ne cessait de faire pour la cacher.

Ces efforts augmentaient son mérite aux yeux de Marguerite, et, tout en se reprochant comme une folie coupable le plaisir qu'elle en ressentait, elle ne pouvait s'empêcher quelquefois de jeter, par un regard plein d'intérêt, le baume de la consolation dans le cœur du malheureux Quentin.

Au milieu de ces courtes jouissances et de ces profondes douleurs, l'automne allait se passer comme l'été, sans apporter le moindre changement dans la position des jeunes gens, lorsqu'un beau matin, de bonne heure, on vit frapper à la porte du peintre De Vrindt un jeune homme élégant dont l'habillement recherché fixa l'attention de tous les forgerons. Il portait une veste de velours bleue pâle, des haut-de-chausses ornés de nœuds de couleur vive, un manteau jaune d'or de la plus fine toile de Bruxelles, tout bordé de fourrures, une toque brune brodée et ornée d'une plume ondoiyante.

—Cet astre, dirent les ouvriers, est assurément un étranger, un peintre peut-être, à coup sûr un fat.

La porte s'étant ouverte, l'étranger remit une lettre à la servante ; on le fit entrer, et les ouvriers le virent encore dans le bas de la maison arranger ses nœuds, sa fraise, ses cheveux. La servante revint à lui ; l'étranger monta les escaliers, la porte se referma, et l'on ne vit plus rien. Mais le pauvre Quentin eut à en souffrir ; car pour la première fois depuis bien des semaines, la fenêtre de l'atelier ne s'ouvrit pas ce jour-là, la douce image n'y parut point, et il lui semblait au contraire voir se pavaner le reflet du manteau d'or derrière les petits carreaux octogones de la croisée. Quentin éprouva l'impression la plus pénible et la plus désagréable de la visite et de la présence de cet inconnu. N'était-ce pas lui qui lui ravissait le seul moment heureux de la journée ?

Le lendemain, on le vit encore arriver à peu près à la même heure, et Quentin apprit bientôt que cet étranger n'était autre que le célèbre peintre de fleurs, Jean-Louis de Bos, fils d'un riche négociant de Bois-le Duc, dont les vaisseaux sillonnaient le Rhin, et qui était en relation avec toutes les villes anséatiques. Le désir de se distinguer autant que ses dispositions naturelles, avaient conduit ce jeune homme à l'art de la peinture ; mais ce n'était pas l'homme, ni les sentiments, ni les passions qu'il s'attachait à reproduire, ce n'étaient que les fleurs ; il s'était acquis assez d'habileté dans ce genre, et les convives de son père ne manquaient pas d'affirmer qu'il avait un talent supérieur. Aussi, dégoûté déjà du comptoir de son père, Jean-Louis avait sollicité de lui, avec toute l'éloquence dont il était capable, la permission d'échanger la plume contre le pinceau et les gros registres contre la palette et le chevalet. Ce fut un grand chagrin pour le vieux de Bos, mais il aimait passionnément son fils, et il lui donna en même temps sa permission et une bonne somme d'argent afin qu'il pût entreprendre convenablement quelques voyages propres à le former et à lui aider à se distinguer dans la carrière qu'il s'était choisie. Jean-Louis se mit en route ; il visita Gand, Bruges, où vivaient encore, en enseignant, plusieurs élèves de Van Dyk, le père de la peinture à l'huile ; il fit connaissance avec le Rhin majestueux, et admira à Mayence et à Cologne, et dans les riches abbayes de ses rives, de nombreux chefs-d'œuvres de l'art ; il passa plusieurs années, occupé à se perfectionner dans la peinture, puis revint dans les Pays-Bas. Aucun peintre ne parvenait à rendre avec autant de bonheur que lui les nuances délicates des fleurs, leur moelleuse étoffe, leurs formes gracieuses ; à tromper l'œil par une goutte de rosée, qui tremblait sur une feuille ; par un insecte qui rampait après la fleur, et que

plus d'une main s'avançait pour éloigner. En venant à Anvers, il avait porté au peintre De Vrindt, une lettre de recommandation de son père, et comme c'étaient deux anciens amis, le jeune de Bos fut reçu, non-seulement comme artiste et confrère, mais comme hôte et comme ami. Peut-être, en lui donnant cette lettre pour De Vrindt, son père avait-il une arrière-pensée, car il désirait fixer l'esprit léger de son fils, et il ne réussit pas mal dans ses prévisions, car bientôt le jeune homme fut enchanté de la gracieuse fille de De Vrindt qui était héritière de tous ses biens. Et, ce qui, au commencement, n'avait été que l'effet de ses charmes, se changea rapidement en une impression plus forte et plus durable, lorsqu'il put juger de sa modestie, de sa ponctualité à ses devoirs de ménagère, et de son tendre dévouement pour l'auteur de ses jours. Plein de confiance d'ailleurs dans ses avantages extérieurs, dans son talent, dans ses richesses, de Bos mit de côté toute timidité, et bientôt ni le père, ni la fille, ne purent plus douter du motif de ses fréquentes visites.

Tout ceci, le pauvre forgeron l'ignorait complètement, mais ses suppositions étaient plus que suffisantes pour le faire souffrir cruellement ; son imagination lui peignait tout ce qui pouvait résulter de la présence de cet étranger, jeune et riche, et sa mélancolie, déjà si habituelle, devint plus profonde encore. Précisément vers la même époque (c'était au commencement de l'hiver,) il se présenta, pour le maître de Quentin, une favorable occasion d'acheter des fers qui venaient d'arriver à Cologne, et comme il fallait pour cet achat un homme intelligent et probe, il porta ses vues sur Quentin, qu'il chargea de partir pour cette ville. Ce fut pour celui-ci un terrible crève-cœur, car, plus que jamais, il aurait voulu surveiller tout ce qui se passait dans la maison voisine ; mais au lieu de cela, il lui fallut quitter Anvers pour plusieurs semaines. Ces semaines lui parurent longues comme des années, mais il s'acquitta avec tant d'activité et de zèle de sa mission, qu'avant un mois il fut de retour sous le toit paternel.

### III.

C'était vers le soir ; la mère, ravie de revoir son fils, remit de l'huile dans la lampe, du feu dans le poêle, et se hâta de lui préparer un mets favori. Après l'avoir questionné sur tout ce qu'il avait vu pendant son absence, elle se mit aussi à lui raconter tout ce qui s'était passé à Anvers : les baptêmes, les morts, les discussions de famille, les mariages, etc.

—Tu connais bien, ajouta-t-elle, la maison du riche peintre De Vrindt ? en face de ton atelier. A ces mots Quentin relève la tête et regarde sa mère avec anxiété. Elle continua et dit :

—Comment ! tu ne sais pas ?

Quentin regardait en silence.

—Tu n'as jamais aperçu là l'estimable fille du peintre ?

Quentin secoua la tête, et il ne savait ce qu'il faisait ; il lui eût été impossible de parler.

—Ah ! tu ne l'as jamais vu entrer ni sortir ?

C'est singulier ; mais n'importe...c'est qu'on parle d'elle aussi.

—Comment, l'on parle d'elle ! s'écria Quentin un peu impérieusement, qu'est-ce ? dites.....

—Non, non, mon fils, répondit la bonne femme, si ces petits récits t'impatientent, j'aime mieux me taire, et devenir muette comme un poisson, quoique je n'ai voulu assurément ni médire, ni calomnier. Mais tu as raison, au fait, car qu'avons-nous besoin de nous mêler de ce que font les riches et les grands du monde, qui ne pensent seulement pas à nous ! Quentin soupira profondément.

D'ailleurs on la dit belle, pieuse, fort riche un jour : continua la mère, il est bien naturel qu'il se présente des prétendants.

Quentin se leva, une ardente rougeur couvrit son visage, pour faire place bientôt à une pâleur plus grande encore que sa pâleur habituelle.

—Des prétendants ? murmura-t-il enfin à voix basse. Oh ! sans doute.....Mais que dit-on, ma mère ? Croit-on que ?.....Il s'arrêta suffoqué. La bonne mère, à qui l'obscurité de la petite chambre, autant que sa parfaite sécurité, avaient caché l'émotion de son fils, continua tranquillement en faisant tourner sa marmite.

—Oui, on dit qu'un jeune étranger, fort bien mis, va chaque jour dans la maison, que toujours le père De Vrindt l'accompagne avec grande politesse jusqu'à la porte, quand il part ; on dit que précisément il est peintre, condition exigée par De Vrindt, pour son gendre, enfin on dit qu'il est fils de bonne maison, joli garçon, riche ; c'est tout simple que les jeunes gens se plaisent, cela va naturellement finir par un mariage.....On dit même que.....

—Eh quoi ! s'écria Quentin, que dit-on enfin ? Et son front était couvert d'une sueur froide.

—Eh ! qu'ils se marieront au carnaval, voilà tout.....Mais, mais, mon Dieu ! qu'as-tu donc, Quentin ? Te trouves-tu mal ? .....

Lorsque Quentin, grâce aux soins prodigués par sa mère, à l'eau froide qu'elle lui jeta à la figure, etc., fut un peu revenu à lui, tourmenté par un angoisse inexprimable et nerveuse, il se leva précipitamment et alla chercher le grand air dans la rue où l'ac-

cueillirent le froid, la neige glacée, l'obscurité et la tempête, qu'il ne vit pas ou qui ne lui apparut tout au plus que comme le symbole de ce qui se passait dans son cœur.

Il se mit à errer comme un insensé de rue en rue, et, sans s'apercevoir que la pluie avait pénétré jusqu'aux os ses membres tremblants de froid, il arriva hors de la ville, sur les bords du fleuve. L'Escaut suivait majestueusement son cours vers la mer. Les mâts et les voiles des vaisseaux se dessinaient fantastiquement dans l'ombre, le vent poussait des gémissements, des torrents d'eau tombaient du ciel. Alors Quentin pensa à une autre soirée, où, non loin de là, il avait rencontré des regards sympathiques. Oh ! comme sa destinée était cruelle ! que de souffrances sans but désormais ! que de tourments sans espoir ! quel long et riche désert à traverser, incommensurable comme l'immense plaine qui s'étendait devant lui ! Vivement agité, il s'approche de la rive..... La mort !.....Malheureux, est-ce le repos que tu trouveras au fond de cette abîme ? Dieu t'a-t-il donné le droit de suicide ? et sa mère, sa pieuse mère, il lui sembla tout à coup qu'il l'apercevait à genoux, les bras tendus vers lui et l'implorant. Un frisson le saisit, des larmes inondèrent ses joues, il se précipita vers cette image, ce n'était qu'une illusion ! mais ce fantôme de son imagination suffit pour le rendre à la raison. Il eut honte des pensées qui un instant auparavant avaient souillé son âme. Non, non, s'écria-t-il avec force, je vivrai, du moins pour ma mère. Elle sera le but de mon existence ; Dieu me donnera la force dont j'aurai besoin pour supporter avec patience ma triste destinée.

Cette résolution, comme il arrive toujours quand on a vaincu une mauvaise inspiration, répandit un peu de paix dans son esprit si violemment agité ; mais en même temps se fit sentir son épuisement physique. Ce ne fut qu'avec peine qu'il put regagner la maison où une faible lumière lui apprit que sa pauvre mère veillait fidèlement à l'attendre. Elle s'avança vers lui joyeuse, et pourtant triste ; elle voulut le gronder, mais retint son reproche en le voyant tomber sur un siège pâle et exténué. Elle lui prépara à la hâte une boisson calmante et, longtemps après qu'elle se fut couchée elle-même, elle écouta encore si son fils reposait enfin.

Celui-ci, le lendemain matin, se sentit fort malade, mais s'arracha du lit à la même heure que de coutume, car il fallait son travail, pour que sa mère put exister. D'ailleurs il désirait savoir par lui-même, ce qui s'était passé dans la maison de De Vrindt. Ses camarades, en le voyant, furent saisis de stupeur, car ses yeux étaient abattus, ses traits altérés, et on voyait que chaque coup de marteau lui coûtait un effort. Voilà qu'une fenêtre s'ouvre, et que Marguerite y paraît.

Était-ce réalité ou illusion ? Elle aussi paraissait pâle et souffrante, et Quentin crut même voir ses yeux se diriger vers la forge et sa main essuyer des larmes.

Que signifiaient ces larmes ? se serait-elle aperçue de son chagrin ? mais savait-elle seulement qu'il était au monde ?

Quentin était hors de lui, et n'entendait plus ce que lui disaient ses camarades : il aurait donné sa vie pour savoir la vérité. Mais la conversation des jeunes forgerons devint plus animée.

—Le vois-tu ? le voilà qui vient, quel accoutrement ! c'est une vraie caricature !

—Non, s'écria un autre, ce n'est pas là le mari qu'il faut à la sage et diligente Marguerite ; ce n'est point un homme, c'est une poule !

Ces paroles percèrent le cœur de Quentin ; il regarda enfin, et vit arriver pompeusement ce même jeune homme dont le premier aspect lui avait été si désagréable, et qui, ce jour là, était en grandissime parure : habit rose pâle, galonné de quatre raies de satin bleu de ciel, manteau de velours rouge doublé de vert, haut-de-chausses barriolés et couverts de rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa figure était enchâssée dans une magnifique fraise de dentelles, et il portait sur l'oreille une toque de velours rouge, brodée et ornée de plumes blanches comme la neige, sous laquelle ses cheveux, artistement bouclés, tombaient en anneaux jusque sur ses épaules. A son côté pendait une longue rapière, dont le fourreau et le pommeau étaient si artistement travaillés, qu'il était évident que cette arme n'était là que comme ornement. Ainsi se pavanaît dans la rue, infiniment satisfait de sa personne, Jean-Louis de Bos, certain de l'effet merveilleux qu'il devait produire. Le sang de Quentin bouillonnait dans ses veines, et il eût donné beaucoup pour pouvoir punir la vanité de cet être qui lui était odieux. Marguerite, en apercevant son prétendant, s'était vivement retirée de la fenêtre. Était-ce déplaisir ? était-ce joie ? Quentin se le demandait avec anxiété. Mais le jeune élégant était arrivé devant l'atelier, et là, les forgerons, peut-être pour lui faire noise, avaient étalé leurs utensiles de manière à ce que le passage s'en trouvait embarrassé.

—Place ! s'écria l'étranger, en poussant l'ouvrier qui se trouvait le plus près de lui.

—Oh ! oh ! répondit celui-ci, monsieur est pressé, à ce qu'il paraît, il est trop grand seigneur pour attendre un instant que nous ayons retiré ces fers.

—Attendre ! vaurien ! un homme comme moi, attendre ! et il voulut rudement passer outre. Mais Quentin s'élança vers lui, sa barre de fer à la main.

—Vous qui traitez mes camarades de vauriens, je voudrais bien savoir ce que vous valez vous-même ! et de quel droit vous osez nous injurier ?

L'étranger recula ; la stature menaçante du jeune homme, ses yeux flamboyants, le long fer qui armait sa main, tout cela le troubla d'une manière étrange.

—Laissez donc ! laissez donc ! s'écria-t-il ; quelle mauvaise plaisanterie ! et, en disant cela, il avait atteint la porte et s'était pendu de toutes ses forces après la sonnette.

—Lâche ! lui cria Quentin irrité ; et il jeta à ses pieds sa barre de fer, qui tomba bruyamment sur le pavé.

Jean-Louis poussa vivement la porte derrière lui, et les forgerons accompagnèrent de rires immodérés son entrée dans la maison De Vrindt. Quentin seul ne riait pas. C'était son rival ! Et Marguerite aimerait ce jeune fat ? ou bien Marguerite serait-elle victime ?

Chacune de ces hypothèses lui paraissait affreuse, et il retomba dans de désolantes pensées. Sa douleur augmentait de plus en plus, et ses camarades, voyant son extrême abattement, prirent compassion de lui et lui conseillèrent de rentrer chez lui. Il essaya encore de travailler, voulant attendre la sortie de l'inconnu, mais sa main fatiguée ne pouvait plus soulever le marteau, et l'heure de midi ayant sonné sans que l'étranger eût reparu, Quentin se décida à se retirer, mais avec mille angoisses.

Cet étranger, pensait-il, va donc passer la journée entière chez De Vrindt ? Serait-ce aujourd'hui les fiançailles ? Accablé par cette dernière idée, il pouvait à peine se soutenir, et il fallut qu'un de ses camarades le conduisit à sa vieille mère, qui fut péniblement frappé du progrès qu'avait fait la maladie de son fils.

De Vrindt cependant avait reçu son hôte avec la plus grande politesse, et remarquant en lui les signes d'un trouble extrême, il lui demanda si quelque chose de désagréable lui était arrivé ? De Bos fabriqua vite une petite histoire, racontant qu'il avait voulu punir comme ils le méritaient les forgerons qui s'étaient montrés impertinents, mais que les supplications des passants lui avaient fait remettre son épée dans le fourreau, quelque bonne envie qu'il eût de s'en servir. De Vrindt crut remarquer un sourire moqueur chez un élève, qui, assis près de la fenêtre, avait pu tout voir ; et d'ailleurs, la pâleur du cavalier et le tremblement de sa main, rendaient assez peu vraisemblable sa version. Le maître se remit à son cheval, et De Bos à côté de lui, ne cessa de s'extasier en style fleuri sur l'éclat de ses couleurs, sur la richesse et l'exactitude avec lesquelles étaient rendus les plus petits ornements des armes et des

meubles. De Vrindt l'écoutait en silence et continuait à peindre.

—Jeune homme, répondit-il à la fin, serait-ce donc là tout pour vous ? Il me semble pourtant, que l'esprit et l'ordonnance de l'ensemble, que les figures humaines, leurs expressions, leur harmonie entre elles, sont bien aussi quelque chose ?

—Sans doute, sans doute, reprit l'autre avec empressement, je suis aussi enthousiasmé, maître De Vrindt, de la rectitude de votre dessin, que de la manière dont sont groupées vos figures ; mais il ne faut pas m'en vouloir, si ce sont précisément ce luxe, ces agréments délicats, et ce qu'il y a de sens profond, caché, dans cette apparence fortuite, qui m'émeuvent intimement le cœur, comme à l'insu de lui-même. C'est cela qui m'enchanté et me transporte.

De Vrindt le regarda, et dit :—Mon Dieu, Monsieur, que voulez-vous donc dire ? Je ne vous comprends pas bien ; sans doute vous vous comprenez mieux vous-même.

De Bos, un peu piqué, se tut un instant, mais il ne voulut pas se montrer susceptible ; il reprit aussi avec aplomb :—Je suis peintre de fleurs, vous le savez, c'est cette partie innocente de la création, ce sont ces enfants de la nature, dont aucune circonstance, aucune école, n'ont altéré les qualités innées, qui parle le plus à mon cœur, dans leur ingénue beauté et candeur ; et je puis dire qu'elles m'expliquent souvent le sens caché qui existe entre elles et le monde. Mon but, mon désir le plus élevé, est de les peindre avec tout leur charme, leur molle magnificence de couleurs, leur délicatesse et leur innocence. J'estime ce but là aussi haut que jamais artiste ait pu estimer celui qui l'inspirait. Je ne prétends pas rabaisser le mérite des autres productions ; la figure humaine est aussi une belle et noble chose ; mais qu'il est difficile de la représenter dans son originaire beauté et dignité, sans la défigurer par le costume du temps, par les costumes, les passions, etc., tandis que les fleurs ! ah ! mes fleurs !

—Oui, sans doute, interrompit De Vrindt, les fleurs sont charmantes en elles-même, et vous vous entendez à les rendre avec une étonnante vérité. Ne me suis-je pas surpris moi-même à vouloir chasser un papillon, ou un autre insecte des roses sur lesquelles vous l'aviez peint ?

De Bos souria complaisamment.

—Vous êtes trop bon ! Il est vrai que je réussis quelquefois à rendre avec vérité ces insectes ; mais je sais aussi la peine que cela m'a coûtée ! Aussi puis-je à présent montrer ma toile et dire : prenez une loupe, prenez un microscope, examinez mes insectes, mes épines, mes étamines, mes corolles, etc., et dites si tout cela n'est pas la plus exacte représentation de la nature !

—Si c'est en cela que vous mettez votre orgueil, répliqua De Vrindt en continuant à peindre, sans lever les yeux, vous avez vraiment atteint le but. Seulement nous ne sommes pas tout à fait du même avis sur ce qui me semble être l'emploi le plus noble de notre art. Moi, je le place dans l'expression des affections, des passions, des sentiments, de l'âme, et dans leur reproduction sur la toile avec assez de vérité, pour que celui qui regarde comprenne aussitôt la pensée du peintre, et ressente les impressions qu'il a voulu produire.

—Cependant, reprit De Bos, de grands maîtres n'ont pas dédaigné le genre des fleurs, et vous me permettrez de citer Van Dyk... Ah ! je vois que votre œil brille à ce nom, comme aussi un éclatant soleil semble se lever dans l'intimité de mon cœur.

—Et puis ensuite, dit De Vrindt, en continuant fort impassiblement sa peinture.

—Eh ! mais, vous connaissez le genre Van Dyk ! Vous savez mieux que personne de quelle abondante richesse de pierres précieuses et de fleurs il a entouré ses figures ! Ne semble-t-il pas qu'à leurs pieds les diamants vont s'évanouir en fleurs et que les fleurs vont devenir des diamants.

—N'avez-vous pas, Monsieur, une lettre de M. votre père à me remettre ? dit froidement le peintre De Vrindt.

—Ah ! mille pardons, la voici, s'écria De Bos, en tirant de sa poche un rouleau élégamment noué avec un fil de soie : j'aurais dû vous la remettre en rentrant, mais la petite scène avec ces grossiers forgerons d'en face m'avait un peu troublé, et plus tard votre travail et votre attachante conversation avaient entièrement captivé mon esprit.

De Vrindt ouvrit la lettre, la parcourut rapidement et dit :

—M. votre père semble satisfait de vos projets.

—C'est pour lui un grand honneur, répondit De Bos, que de me voir chercher la félicité dans cette union ; la beauté et la grâce ravissante de votre adorable fille ont ravi mon cœur, et mon père, pénétré de la bonté avec laquelle vous voulez bien m'aider à me pousser dans mon art, m'a prescrit de n'écouter que mon cœur aimant, et votre avis paternel, pour toutes les conditions du contrat.

—Je reconnais les procédés de votre père, dit De Vrindt, j'espère que de son côté Marguerite est contente ; lui avez-vous parlé aujourd'hui maître De Bos ?

—Eh ! mon Dieu, non..... Il faut bien que je vous avoue que la manière d'être de mademoiselle votre fille n'est pas encore ce que je pourrais désirer ; non pas que je craigne de lui déplaire ! Dieu

merci ! je ne désespère pas de dissiper à la flamme de mon amour l'air froid et indifférent que votre charmante fille feint de prendre quand je lui parle. Seulement jusqu'ici elle n'est pas pour moi ce que je pourrais avoir droit.....ce que, à vrai dire, il me serait permis d'espérer d'une jeune personne pour qui je me déclare aussi franchement.

De Vrindt tut, secoua la tête, ce à quoi Jean-Louis ne prit pas autrement garde, continuant, sous l'apparence de la modestie, à faire ressortir adroitement, pensait-il, son mérite, à manifester son étonnement de la froideur de Marguerite, et à demander quel pouvait être son but dans cette petite manœuvre.

—Soyez tranquille, Marguerite obéira. Il n'est pas d'usage dans ma famille, que les enfants aient une volenté ; les enfants manquent d'expérience et par conséquent de jugement. Mais quant à vous, Monsieur, permettez-moi de vous donner, en ami, un conseil, c'est celui d'agir avec un peu moins d'assurance et de chercher d'avantage de vous rendre agréable à la jeune fille ; car il me répugnerait, je vous l'avoue, d'employer la sévérité envers mon unique enfant, qui d'ailleurs me donne tant de consolation par son bon cœur et sa piété.

De Bos s'inclina et dit en souriant :—Dès demain je mettrai à exécution vos bons avis. Il se retira, et obtint en partant, de la servante, qu'elle le fit sortir par une porte de derrière qui conduisait dans une rue écartée, car il n'avait nulle envie de repasser devant la forge. Marguerite le sut, et, qui plus est, elle avait vu la scène avec Mëtsis, ce qui avait augmenté son intérêt pour celui-ci et son éloignement pour le jeune peintre. Elle attendit avec impatience l'heure à laquelle elle devait, le lendemain matin, arranger l'atelier de son père ; mais Quentin ne parut pas à la forge, ni ce jour, ni le lendemain.....

Huit longs jours s'étaient écoulés sans qu'il fût revenu. Marguerite, vivement alarmée, apprit que le forgeron était dangereusement malade, et que, privé de tout ce qui pourrait soulager ou améliorer son état, il l'empirait encore lui-même par la pensée déchirante de l'avenir de sa pauvre mère, s'il venait à succomber, ou même s'il n'échappait à la mort par une lente et pénible convalescence. Marguerite, profondément émue, ne put s'empêcher de verser d'abondantes larmes, et la vieille parente se sentit remuée jusqu'au fond du cœur. Naturellement bonnes et compatissantes, ces deux femmes tinrent aussitôt conseil pour aviser de quelle manière on pourrait venir au secours du jeune malade et de sa mère. Le moyen le plus expéditif était de leur faire passer de l'argent ; mais Marguerite ne pouvait s'y résoudre dans la crainte de blesser leur

délicatesse. Il fut décidé qu'on enverrait la fidèle Brigitte, femme de confiance de la maison, leur porter chaque jour des mets sains et savoureux, en la chargeant de s'informer de ce qui pourrait être le plus utile à cette intéressante famille ; mais en lui recommandant bien de ne pas dire le nom de ceux qui l'envoyaient. Brigitte s'acquitta de sa mission avec zèle et intelligence. En entrant dans cette pauvre demeure, elle fut frappée de la propreté extrême qui y régnait, et quand elle eut remis à la bonne mère les provisions que renfermait un panier qu'elle tenait au bras, et qu'elle lui annonça qu'envoyée par une bienfaitrice inconnue, elle reviendrait ainsi chaque jour, la bonne matronne, pénétrée de reconnaissance, éprouva un joyeux attendrissement ; elle se confondit en remerciements, et excusa son fils trop accablé par la fièvre pour pouvoir exprimer lui-même sa gratitude. Brigitte insista encore pour que le jeune malade indiquât lui-même tout ce qu'il croirait pouvoir le soulager, et Gertrude, touchée de tant de bonté, répondit avec épanchement à ses questions. De cette manière, Marguerite obtint une foule de renseignements et de détails précieux pour elle. Brigitte avait vu du reste de ses propres yeux, que presque toutes choses manquaient dans la demeure du jeune malade, et surtout un médecin ; on y envoya celui de la maison, et ces dames se mirent elles-mêmes à confectionner du linge et d'autres objets pour remettre à la veuve, car ce n'était jamais que de la veuve que parlait Marguerite. Elle ne manqua pas de rapporter fidèlement ce qu'elle avait appris de flatteur au sujet du bon jeune homme, non plus que de la déclaration du médecin, qui assurait que la maladie de Quentin devait être causée par une affection morale et par son habituelle et profonde mélancolie. Ainsi, pendant les longues soirées d'hiver que les deux cousines passaient à travailler ensemble, la pauvre veuve et son fils furent-ils le continuel sujet de leurs entretiens.

Cependant, aidé par les soins du docteur, par les médicaments, et par une nourriture appropriée à ses besoins, Quentin commença à se rétablir, et bien qu'il ne dépendait pas du médecin de faire cesser la principale cause de sa maladie, les soins et le repos le mirent bientôt en état de se lever et de partager avec sa mère la nourriture saine et fortifiante que leur envoyait leur bienfaitrice inconnue. C'est en vain que la bonne veuve avait cherché à la connaître ; l'habile finesse de Brigitte savait esquiver tous pièges que lui tendaient sa curiosité et la reconnaissance. Toutefois, elle ne crut pas mal faire en laissant entrevoir au jeune convalescent, que l'objet de sa peine secrète, et l'être qui s'intéressait si activement à ses maux, pouvaient bien ne former qu'une seule et même personne.

## IV.

Oh ! quand pour la première fois, cette idée se présenta au jeune homme, quel rayon lumineux et bienfaisant vint pénétrer son âme, et comme alors mille petites circonstances, auxquelles il n'avait pas fait attention d'abord, vinrent la rendre pour lui plus claire et plus vraisemblable. Elle aurait donc deviner son affection et elle ne lui en aurait pas voulu ? Peut-être avait-elle remarqué de sa fenêtre son absence de la forge, et appris par là même sa maladie et son infortune ? Cette possibilité consolante l'occupait nuit et jour, mais que de fois dans une heure la crainte succéda à l'espérance, et le doute à la confiance ! Que de fois il rejetait tout à coup ces suppositions comme téméraires et chimériques, et cependant cette lueur d'espoir eut tant d'action sur lui et sur sa santé, que son esprit même reprit son activité. Il chercha alors à se rendre compte de sa position réelle.

Si c'était vraiment à Marguerite qu'il devait le retour à la vie, quelle douleur d'être placé si fort au-dessous de qui l'aimait, de devoir vivre de ses bienfaits.....Mais alors il était tenté par moments de dire à Brigitte : Nommez-moi la personne qui me secoure ou bien cesser de me porter ces bienfaits.....Mais alors un regard sur sa mère, la certitude que de longtemps encore il ne pourrait recommencer le travail qui la nourrissait, venaient dompter ce mouvement de fierté, et le poids d'accablement qui oppressait l'âme du jeune homme n'était pas fait pour hâter sa guérison.

C'était ainsi que de longues semaines s'écoulèrent péniblement ; sa seule distraction était de dessiner, avec un morceau de brique, et de commencer par d'imparfaites ébauches à donner issue au penchant violent qui le travaillait. Ses productions étaient déjà nombreuses, lorsqu'il osa essayer de fixer l'image chérie qui toujours était présente à son esprit ; mais à la centième comme à la première, il fut mécontent de son ouvrage. Sa bonne mère, n'y comprenant rien, trouvait qu'il perdait son temps, et disait que s'il pouvait apprendre à filer ou tricoter, cela lui serait bien plus utile que tous ces barbouillages. Mais l'ardeur de Quentin ne se découragea pas, et enfin, enfin ! ses efforts assidus furent couronnés de succès.....Les traits de Marguerite, fidèlement rendus, semblaient lui sourire, et la ressemblance était si frappante, que sa mère en rangeant le soir les papiers de Quentin, s'écria étonnée :

—Eh quoi ! c'est Mlle. Marguerite De Vrindt....et c'est vous qui avez dessiné cela, mon fils ?

Ce petit triomphe, tout en flattant celui-ci, l'engagea cependant

à plus de circonspection, et depuis lors il cacha soigneusement les nombreux portraits de Marguerite qui naissaient sous ses doigts, mais la bonne veuve les eût-elle vus, qu'elle n'aurait jamais pu croire qu'un garçon aussi prudent et aussi raisonnable s'était épris d'une jeune fille d'une condition tellement supérieure à la sienne.

Cependant, au milieu de ces douces occupations qui charmaient ses heures solitaires, Quentin ne pouvait se dissimuler que cela ne menait à rien ; et, trop faible encore pour reprendre son premier travail, il se disait quelquefois que si le bienfaiteur inconnu venait à se lasser, la misère accourrait bien vite le saisir de ses bras hideux.

C'était alors le temps joyeux du carnaval : réunions, bals costumés, représentations théâtrales, courses et traîneaux se succédaient pour les habitants heureux et fortunés de la ville d'Anvers. Il y avait alternativement des solennités religieuses et des réjouissances profanes, et il n'était pas rare, à cette époque où l'on aimait à mêler le sentiment de la piété aux spectacles et aux fêtes, qu'on y joignit aussi quelque belle action, quelques secrets bienfaits : ainsi, c'était alors la coutume que les pauvres et les infirmes qui remplissaient les hôpitaux, participassent en ces jours de carnaval, à la joie générale. Ils parcouraient les rues en longues processions, portant avec eux une quantité de petites figures bizarrement vêtues ; ils s'arrêtaient devant les maisons des bourgeois, chantant et distribuant ces petites images de saints, ou autres, aux enfants qui leur faisaient l'aumône ; on conçoit qu'il fallait pour cela une très grande quantité d'images, et un camarade de Quentin, qui avait vu avec étonnement ses jolis dessins, lui conseilla de faire bon nombre de ces petites figures, lui promettant le succès de ce travail. Quentin, sans partager les espérances de son ami, se mit à suivre son conseil, et il réussit au-delà de toute attente. A mesure qu'il travaillait, il sentait se développer en lui une faculté inconnue et puissante, les formes, les couleurs, les poses se dessinaient d'une manière si nette et si ferme dans sa pensée, qu'il n'avait qu'à les reproduire fidèlement sur le papier et sur le bois. Son camarade, enchanté, emporta la petite provision que Quentin avait faite, et ces images trouvèrent un débit si extraordinaire, qu'au bout de deux jours il revint avec une somme d'argent qui surpassait de beaucoup l'attente la plus élevée de Metsis ; la joie qu'il éprouva fut immense, car en travaillant assidûment, la misère n'approcherait plus de sa mère, et devant son imagination vivement excitée s'ouvrait un vaste champ, au-delà duquel il entrevoyait de riantes et heureuses perspectives. Il continua donc son travail, et chaque nouvel essai surpassait le précédent ; les formes et les groupes se pressaient dans son esprit, une surabondance de nouvelles impres-

sions, de nouvelles pensées l'inondait, de nombreuses analogies, de lumineuses combinaisons se découvraient à lui : les ombres et la lumière, les vêtements et les draperies se coordonnaient comme d'eux-mêmes sous sa main créatrice ; les figures se présentaient nettes et correctes, la proportion des membres se perfectionnait. L'ami ne put assez admirer ; Quentin ne put fournir assez d'ouvrage, ni les enfants obtenir assez d'argent de leurs parents pour satisfaire à tous les désirs, et bientôt on ne parla plus que des délicieuses images et figures d'un jeune forgeron qui jamais n'avait eu une leçon de dessin.

La misère et les privations avaient disparu de la modeste habitation de Quentin, et il commençait à goûter la plus douce jouissance d'un bon fils, celle de pouvoir procurer l'aisance et le bien-être à sa mère, qui, depuis si longtemps, avait vécu de solitude et de renoncements. Mais dès qu'il vit s'ouvrir pour lui cette ressource inespérée, sa délicatesse ne lui permit plus d'accepter des bienfaits étrangers, surtout si ces bienfaits venaient de Marguerite. Aussi, quand dame Brigitte, qui visitait encore de temps en temps la veuve, voulut offrir de nouveaux dons, Metsis la remercia de tout cœur de la peine que, depuis si longtemps, elle avait prise pour lui, lui remit un généreux cadeau, la pria de transmettre à la personne bienfaisante qui avait eu pitié de lui dans sa détresse, l'expression de sa vive reconnaissance ; de lui dire que ce souvenir vivrait dans son cœur impérissable et saint, et de la supplier de ne pas lui retirer son intérêt et sa bienveillance, bien que Dieu lui eût ôté le besoin de ses secours.

La noble fierté de ce langage, la chaleur de ces remerciements, l'arrangement habile des mots, et même le beau cadeau de Quentin, étonnèrent Brigitte, et ne sachant trop que répliquer, elle prit le parti de ne rien exprimer de sa surprise ; elle se contenta de remercier par une respectueuse révérence, et d'assurer que la maison qui l'envoyait serait sûrement bien fâchée de ne plus pouvoir lui être utile ; qu'au reste elle reviendrait dans quelque temps pour s'informer s'il persévérerait dans sa résolution. Brigitte ne fut pas plutôt partie que Quentin se mit, comme il arrive souvent en pareil cas, à regretter ce qu'il venait de faire.

Quentin venait de détruire lui-même la communication mystérieuse, mais bien douce, qui s'était établie entre lui et celle qu'il vénérât si profondément. Il se privait volontairement de la visite de son ange gardien terrestre. Mais le sentiment de sa dignité l'emporta ; il se dit que si c'était réellement Mlle. De Vrindt qui le secourait, son cœur le comprendrait, et ne l'en estimerait pas moins.

En effet, lorsque Brigitte eût rapporté à Marguerite ce qui était arrivé, si la jeune fille en éprouva au premier moment un peu de dépit, sa seconde impression fut au contraire toute en faveur du jeune homme et de sa noble délicatesse. Les paroles si touchantes qu'il lui avait adressées, au cas qu'il l'eût deviné, lui semblaient aussi exprimer un attachement respectueux, et elle ne put s'empêcher de se faire répéter par Brigitte les plus petits détails de cette conversation. La bonne femme ne manqua pas de l'informer en même temps de la nouvelle occupation à laquelle se livrait son protégé. Marguerite lui donna ordre d'acheter à la procession le lendemain, plusieurs des images de Quentin, qu'il signait de ses initiales. Dès qu'elle les eût entre les mains, elle les porta à son père, en lui racontant l'histoire du forgeron, et lui rapportant que c'était lui qu'ils avaient entendu chanter et vu tirer de l'arc, lui enfin qui avait fait le beau grillage de la place Notre-Dame. Elle ajouta que malade maintenant, il tâchait de tirer parti de ce talent nouveau, pour pourvoir à l'existence de sa vieille mère. De Bos était entré sur l'entrefaite, et tandis que De Windt louait et admirait de si rares dispositions dans un jeune ouvrier qui n'avait jamais eu le moindre conseil, lui, au contraire, comme s'il avait deviné que c'était ce même forgeron qui l'avait défié avec tant d'énergie, se mit à critiquer à outrance les petites figurines. Marguerite, plus mécontente de lui que jamais, se promit décidément à elle-même de ne point prendre pour mari un homme qui ne savait apprécier le bien et le vrai, ni en fait d'art, ni en fait de sentiment. Tout occupée de ces pensées, elle disait à demi voix en traversant le corridor obscur qui conduisait de l'appartement de son père à sa petite chambrette : " Que ne donnerais-je pas pour que Quentin fût le peintre et De Bos le forgeron ? "

Un léger bruit qu'elle crut entendre, la fit tressaillir ; elle regarda autour d'elle avec inquiétude, et, quoiqu'elle ne vit personne, elle se reprocha son imprudence.

Sa crainte d'avoir été entendue, n'était pas chimérique : dame Brigitte savait maintenant le secret de Marguerite. Echantée du rôle important qu'elle espérait jouer, la bonne femme résolut tout aussitôt de mettre la chose en train ; elle saisit la première occasion pour faire une visite à Quentin, et le trouva un peu mieux portant, quoique toujours profondément triste. Il répondit aux questions qu'elle lui adressait, que sa santé, meilleure à la vérité, ne lui permettrait cependant pas de longtemps, de prendre son ancien état, qui d'ailleurs, lui déplairait plus que jamais, et que, par conséquent, il ne voyait devant lui qu'une suite de soucis et de peines.

—Ce serait bien étrange pourtant, répondit Brigitte, qu'un homme aussi habile que vous, M. Metsis, ne pût gagner sa vie autrement que par ce métier fatigant et grossier.

—Je n'en ai pas appris d'autre, malheureusement ; mon père était forgeron.

—Si vous n'en avez pas appris d'autre, vos dispositions naturelles n'y ont-elles pas suppléé : n'est-ce pas vous qui avez fait le célèbre grillage ? Ne jouez-vous pas du luth ? et enfin, vos figures et images de saints, ne font-elles pas l'admiration de tout Anvers ?

Metsis secoua tristement la tête.

—Si fait, si fait, répliqua Brigitte, et je ne suis pas si sourde que je n'aie entendu de mes propres oreilles le très honoré maître De Vrindt déclarer que vos dessins étaient excellents et promettaient beaucoup.

—De Vrindt ! s'écria vivement Quentin, et un vif incarnat se répandit sur son visage.

—Oui, oui, le célèbre De Vrindt, dont le témoignage vaut bien quelque chose, je pense ! C'est Mlle. Marguerite, sa fille, qui courut les lui montrer, dès qu'elle les eut entre les mains.

Le cœur de Quentin battait violemment, mais ses yeux restaient fixés à terre.

—Et alors ?.....dit-il enfin, en interrompant le silence de Brigitte.

—Et alors.....et alors.....ah ! je ne sais plus rien, sinon que le père De Vrindt a admiré vos dessins, si bien que la fille s'est brouillée par suite de cela avec son prétendant, ou fiancé, comme ils disent ; je ne sais comment il faut nommer un semblable original.

—Avec le peintre De Bos, à cause de mes images ?

—De vos images.

Metsis était hors de lui à la seule idée qu'il lui était possible de devenir peintre.

Etre peintre ! c'était là ce qui depuis longtemps avait germé d'une manière obscure et douloureuse dans son cœur. A présent il le voyait clairement, il savait ce qu'il voulait, et ni les obstacles, ni la pauvreté, ni la privation de tout soutien ne pouvaient plus ralentir son élan. Oui, peintre ! Marguerite le veut ! Il n'eut plus d'autre pensée, ne visa plus à un autre but. Il se mit à composer avec une nouvelle et infatigable activité une multitude de petites images, et ce travail, animé par l'espérance, eut tant de succès et fut si bien payé, qu'il lui eut bientôt rapporté une somme suffisante pour commencer le voyage artistique qu'il méditait. Mais quand le moment de l'entreprendre fut venu, et qu'il se trouva à la veille

de s'éloigner pour longtemps de sa ville natale, de sa mère et de Marguerite, alors les difficultés se présentèrent en masse à son esprit, et la pensée douloureuse que, même s'il parvenait, malgré elle, à réussir dans son art, il lui faudrait pour cela des années, et qu'alors, sans doute, il ne retrouverait plus Marguerite libre, le tourmenta par-dessus tout.....Il voulait chercher à la voir avant son départ, lui tout avouer, lui dire la résolution qu'une parole d'elle lui avait inspirée ; il voulait lui jurer une fidélité éternelle et lui demander le même serment. Mais quoi ? cela serait-il loyal ? oserait-il, dans l'incertitude de sa propre destinée, décider du sort de cette jeune personne, et lui arracher une promesse qu'elle regretterait peut-être, qu'elle ne pourrait d'ailleurs remplir que contre la volonté de son père ? Non, il ne lui parlera pas ! il s'éloignera en silence.

Ce fut la résolution à laquelle il s'arrêta après de longues réflexions. Il rencontra Brigitte, à qui il confia son plan. Celle-ci en fut toute saisie, et se reprocha d'être la cause de cette résolution qu'elle regarda alors comme une inexécutable folie. Mais quand elle vit qu'elle était irrévocablement arrêtée dans l'esprit de Quentin, sans qu'il se dissimulât aucun des nombreux obstacles contre lesquels il aurait à lutter, quand elle vit surtout sa fermeté et son calme, elle courut avertir Marguerite de cette nouvelle. La surprise et la joie, la douleur et l'admiration, se succédèrent dans l'âme de la jeune fille. Elle se tut longtemps, puis elle dit :—Il part ! et c'est moi qui l'y ai poussé ; il part sans protecteur, sans appui, sans conseil.....Combien il aura à souffrir avant de réussir. Oh ! il faut que je parle à mon père !

Elle parla en effet à son père qui, prenant intérêt à Quentin, voulut le voir avant son départ.

Il l'accueillit avec bonté, loua ses ouvrages, approuva ses projets, et lui donna avec quelques petits conseils deux lettres, l'une adressée à Rogier Van Der Weyde à Bruxelles, et l'autre à Hugo Van Der Goes à Bruges, tous deux élèves du grand Van Dyk. Il l'engagea aussi à aller visiter le plus célèbre de tous, le fameux Hams Hammeliat, qui se trouvait en ce moment à Cologne, la belle ville baignée par le Rhin, où il était occupé à couvrir de miniatures le superbe reliquaire de sainte Ursule, qui est encore aujourd'hui une des merveilles de cette ville merveilleuse. Quentin reçut avec reconnaissance et attendrissement les lettres et les avis, et y reconnut les soins de l'amitié, si précieuse pour lui, qui les lui procurait. Mais celle qu'il choisissait, il ne la vit plus ; seulement elle lui fit remettre en signe de souvenir un blanc chapelet d'ivoire qui vou-

lait assez dire qu'il fallait non-seulement travailler, mais prier, et qu'elle prierait de son côté.

Quentin plein d'espoir et par conséquent de force, ne voulut mettre aucun retard à se lancer dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Ayant pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le bien-être de sa mère, il s'achemina vers Bruxelles en invoquant avec ferveur la souveraine assistance de celui dont l'homme a toujours besoin, mais surtout dans ces grandes circonstances qui décident de sa destinée.

Une année s'était écoulée depuis que Quentin Metsis avait quitté sa ville natale. Jean-Louis de Bos s'était lui-même décidé à dire adieu à Anvers : il avait fini par s'apercevoir que bien décidément il ne plaisait pas, ce qui lui paraissait très-mauvais et immaginablement singulier et extraordinaire. Le père De Vrindt, qui ne s'était jamais fait illusion sur le caractère léger, la fortune et la suffisance de cet aspirant à la main de sa fille, s'était consolé sans trop de peine de son départ ; il se disait que belle, riche et vertueuse, sa fille ne manquerait pas de prétendants. Modestement retirée auprès de son père, Marguerite ne cherchait que la solitude et faisait tout son possible pour se soustraire aux regards du monde et des jeunes gens de la ville. Chaque matin encore elle venait mettre en ordre l'atelier de son père, mais elle ne tournait plus ses regards vers la forge, et quand, par hasard, cela lui arrivait elle sentait aussitôt des larmes mouiller ses yeux. Le respectueux attachement de Quentin, ses vertus, son héroïque résolution avaient fait une profonde impression sur son cœur. Elle se représentait ce qu'il avait dû souffrir, ce qu'il souffrait encore pour l'amour d'elle ; exilé loin de sa mère et du toit paternel, il errait maintenant dans les provinces étrangères, peut-être souffrant et abandonné !..... Et sa mère aussi, sa pauvre mère restait privée de son appui et de sa tendresse !..... De temps à autre elle envoyait à la pauvre femme, Brigitte, chargée de quelques dons utiles, mais que c'était peu hélas ! pour la dédommager de la privation d'un fils comme Quentin !

Celui-ci séjournait dans les principales villes des Pays-Bas, où vivaient à cette époque les plus célèbres peintres du monde ; ils avaient des écoles à Bruxelles, à Gand et à Bruges, et y instruisaient de nombreux élèves. Quentin avait bien soin de donner de ses nouvelles à sa mère, et plus d'une fois les voyageurs qui les transmettaient y ajoutaient de flatteuses paroles sur son fils, que la bonne veuve ne manquait pas de répéter à dame Brigitte ; et c'est ainsi que l'on apprit dans la maison De Vrindt, que le jeune artiste faisait des progrès incroyables, et que ses maîtres l'aimaient

beaucoup, tant à cause de sa conduite irréprochable, que de ses rares dispositions. La vieille Metsis, à ces nouvelles, versait d'abondantes larmes de joie, et promettait à Dieu de porter avec patience les peines de la séparation... promesse que son esprit renouvelait aussi souvent que la violait son pauvre cœur de mère.

Mais l'absence se prolongeait ! Quentin visita Cologne, il passa le Rhin, parcourant les villes, les abbayes, les églises et les châteaux qui bordent si magnifiquement ses belles rives. Il voulut voir et copier ce qu'il admirait, s'entretenir avec les maîtres de l'école allemande, et, par ces puissants moyens, se perfectionner de plus en plus dans son art. Les nouvelles devinrent donc de plus en plus rares, elles finirent par manquer entièrement au bout de la seconde année, et la pauvre mère, et la jeune amie vinrent à ignorer tout-à-fait si leur cher voyageur existait encore ! la position de Marguerite devenait triste, et elle avait à souffrir : son vieux père, mécontent de ce qu'elle refusait obstinément les partis avantageux qui se présentaient, lui reprochait de l'entêtement et la trouvait capricieuse : commençant à sentir le poids des années et des infirmités, il se croyait destiné à quitter la vie sans avoir la consolation de confier à un homme vertueux son unique enfant ; et souvent il lui faisait sentir son humeur chagrine au lieu des sentiments de tendre affection auxquels il l'avait accoutumée. Sa vieille cousine se mit aussi à la boudier, lui reprochant la tristesse monotone qui s'était répandue sur toute la maison. Marguerite supportait tout cela avec une douce et silencieuse patience et confiante dans la Providence et la fidélité de celui qui avait montré pour elle tant de dévouement.

Cependant, plus aucun signe de vie ne lui parvenait de lui ; son espoir commençait à faiblir et à laisser tomber, comme l'oiseau qui ne peut plus se soutenir, ses ailes fatiguées ; et alors la pensée de la mort de son ami... ou peut-être de son changement, venait s'emparer de son âme, et, comme un ver rongeur, la dessécher et la flétrir.

La quatrième année du départ de Quentin avait commencé, lorsqu'un dimanche, maître De Vrindt, en rentrant de l'office et du sermon, apprit de sa servante qu'un étranger l'avait demandé, qu'il s'était fait conduire à son atelier, où il était resté quelque temps à l'attendre, mais que, ne le voyant pas revenir, il était parti en disant qu'il repasserait.

Une semblable visite était chose si ordinaire chez maître De Vrindt, qu'il n'y fit guère attention. Il ôta tranquillement son bel habit, remplaça son bonnet de velours par un autre plus commun, se rendit à son atelier, non pour y travailler, car c'était le jour du

Seigneur, mais pour arranger et mettre en ordre quelques esquisses. Sur le chevalet se trouvait encore une toile à moitié terminée ; c'était une Annonciation, et l'artiste, ne put s'empêcher de s'arrêter, et de jeter un regard de satisfaction sur la Vierge, qui, les mains croisées sur sa poitrine, semblait dire avec une angélique expression de dignité et d'humilité profonde : "Voici la servante du Seigneur, qu'il en soit fait selon sa volonté." Mais voilà qu'il aperçoit à l'un des doigts de la Sainte Vierge une bague qu'il n'avait pas peinte, étonné, il s'approche : l'anneau d'or, orné de diamants étincelants, était rendu avec une telle perfection qu'il ne savait ce qui devait le surprendre davantage, de l'audace de l'inconnu ou de l'art prodigieux, et de la facilité avec laquelle étaient reproduits l'or et les pierres précieuses. C'était à coup sûr l'ouvrage d'un grand peintre, mais lequel ?... il appela la servante.

— Qui a fait cela, dit-il ?

— L'étranger que j'ai conduit ici.

— Comment est-il ? tâchez de me le dire.

— Grand, bien fait, vingt et quelques années, les yeux bleus, les cheveux d'un blond doré, les traits forts, mais agréables, une expression grave et un peu mélancolique. Son vêtement était noir, les hauts-de-chausses brun foncé ; simple, mais très soigné ; sur la tête une toque à la mode de Bourgogne, avec un long pendant découpé, et à sa ceinture une belle épée ciselée.

Ce portrait n'était celui d'aucun Anversois, et De Vrindt se réjouissait de faire la connaissance d'un artiste étranger dont le talent était si remarquable. Il descendit à la chambre où se tenaient sa cousine et sa fille, leur raconta ce qui s'était passé, ainsi que le portrait de l'inconnu, et les engagea à venir voir cette bague merveilleuse. Ce récit remua violemment l'âme de Marguerite, et la jeta dans un trouble extrême causé par un mélange de joie et de crainte, d'espérance et de doute ; elle tremblait d'émotion, et se reprochait en même temps son crédule et chimérique espoir.

Cependant on était entré dans l'atelier, et la vieille cousine, les lunettes sur le nez, s'était posé devant la toile, de manière à la cacher entièrement. Elle s'extasia et dit qu'un pareil anneau ne déparerait pas la main de la fiancée d'un roi..... Le cœur de Marguerite battait plus fort..... et enfin la cousine crut remarquer sur la monture de la bague de très-petites lettres. Marguerite n'y tenant plus, s'avança et lut distinctement les initiales de Quentin Metsis. Ses forces l'abandonnèrent, elle tomba sur une chaise près du chevalet ; sa pâleur effraya son père, qui se hâta d'ouvrir les fenêtres, car il crut que l'odeur d'huile de cette pièce avait pu faire mal à sa chère fille, déjà souffrante depuis quelque temps.

Au même moment on entendit monter, et la servante ouvrant la porte, l'étranger entra.

Il s'inclina et salua, mais ne put articuler aucune parole. Marguerite l'avait reconnu au premier coup-d'œil, et s'étant levé avec peine, elle se tint appuyée toute tremblante au dossier élevé du auteuil de son père.

De Vrindt accueillit avec empressement l'inconnu, et lui demanda à qui il avait l'honneur de parler ?

—Vous ne me reconnaissez pas, maître De Vrindt ; oh ! je le conçois bien... Je suis Quentin Metsis, le pauvre forgeron...

—Est-il possible ? s'écria le vieillard !

Et la cousine s'approchant les mains jointes :—M. Metsis ! répéta-t-elle ; Monsieur, notre ancien voisin ! Qui aurait pu jamais vous reconnaître ?

—Il est vrai, reprit-il en souriant avec douceur, que beaucoup de choses ont changé en moi ! Une seule, ajouta-t-il en levant les yeux sur Marguerite, une seule chose n'a point changé.

Dieu veuille qu'ici aussi tout soit encore comme il y a trois ans !

—Oh ! oui, dit la douce voix de Marguerite ; tout ce qui vous était cher, vous le trouverez comme vous l'avez laissé, et votre respectable mère se porte bien ?

—Dieu soit béni ! je l'ai retrouvée en bonne santé, et plus heureuse que je ne l'avais quittée ; des anges invisibles ont pris soin d'elle.

Il regarda Marguerite, et dans ses yeux brillèrent des larmes de reconnaissance et d'affection.

—Mais, interrompit De Vrindt, comment puis-je m'expliquer la transformation de toute votre personne, mon cher M. Metsis ?

—Veuillez vous rappeler la dernière conversation que nous eûmes ici dans votre atelier, mon cher et honoré maître ; vos lettres de recommandation et vos conseils ont porté fruit ; je suis devenu peintre, j'ai de fort nombreuses commandes dans l'Allemagne et les Pays-Bas ; je viens les exécuter dans ma ville natale, où j'espère devenir, si Dieu le permet, un heureux époux et un bon père de famille, en m'unissant à une de mes chères et estimables compatriotes.

—Voilà qui va à merveille, dit De Vrindt, en embrassant son nouveau confrère. Et c'est vous qui êtes venu tantôt et qui m'avez laissé une preuve si remarquable de votre science ?

—Oui, pardonnez-moi, je vous en supplie, la témérité avec laquelle j'ai osé barbouiller un de vos chefs-d'œuvre.

—Barbouiller ? mon ami, la bague est admirable ! admirable !

—J'y ai osé ajouter les initiales de mon nom...

—Je les ai bien vite reconnues, s'écria Marguerite, en rougissant aussitôt de cette exclamation involontaire.

Son père alors la regarda attentivement, puis il regarda Metsis... il se mit à sourire.

Metsis prit courage, il s'avança vers le vieillard :

—Maitre De Vrindt, dit-il, je vois que vous avez deviné ; oui, j'aime votre fille ! un mot d'elle m'a poussé il y a trois ans de l'enclume au chevalet ; je suis devenu peintre pour aspirer à sa main. C'est à vous à juger si je suis digne du nom d'artiste : je vous demande Marguerite, si toutefois son cœur ne s'est pas détourné du pauvre forgeron.

La voix de Quentin tremblait, ses yeux bleus étaient fixés sur elle avec cette même expression de fidèle et profonde tendresse qu'elle lui avait déjà vue plusieurs fois. Trois années de séparation et de douleur disparurent devant ce regard..... le passé semblait toucher au moment actuel qui était bien doux ! Elle tendit donc la main à Metsis, mais ses regards voilés de larmes purent seuls lui parler, sa bouche resta muette sous l'impression de l'indicable émotion qu'elle ressentait.

De Vrindt se montra satisfait, surtout quand son futur gendre lui eut fait voir ses ouvrages, et raconté combien déjà il avait recueilli de gloire et d'argent.

Le jour du mariage, qui se fit convenablement et pieusement dans l'Eglise de Notre-Dame d'Anvers, le jeune artiste mit au doigt de Marguerite une bague entièrement semblable à celle qu'il avait peinte sur le tableau de son beau-père.

C'est ainsi que le pauvre forgeron, Quentin Metsis, arriva à être un fort bon peintre et l'heureux époux d'une femme vertueuse et fidèle ; après plusieurs siècles, on le cite encore aujourd'hui, avec raison, parmi les maitres les plus justement estimés de son temps. Quelques-uns de ses tableaux ornent le musée d'Anvers, beaucoup d'autres embellissent ici diverses galeries publiques et particulières de la Belgique, sur plusieurs, on voit reproduits les traits de sa bien-aimée Marguerite, car le fidèle époux voulut éterniser sa première et unique affection par la magie de son talent. On dit que Philippe II, roi d'Espagne, négocia longtemps pour obtenir un de ses plus célèbres tableaux, (une descente de Croix) peinte pour une confrérie ; mais que ce monarque ne put obtenir des concitoyens de Metsis qu'ils se dessaisissent d'un de ses chefs-d'œuvre. Il nous reste à ajouter que Quentin eut plusieurs enfants, un desquels, Jean Metsis, fut aussi son élève dans l'art de

la peinture, mais n'égala jamais son père ; que celui-ci, heureux et estimé, atteignit tranquillement l'âge de 79 ans, et qu'après sa mort, sa ville natale honora sa mémoire en lui élevant dans l'église Notre-Dame un monument où l'on voit son profil sculpté en pierre, accompagné d'une inscription qui rappelle en quelques mots ce que l'on vient de lire.

FIN.

---

# NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

## DANS L'ÉDUCATION,

DISCOURS PRONONCÉS A LA DISTRIBUTION DES PRIX AU SÉMINAIRE  
DE ST. HYACINTHE, LE 7 JUILLET 1874.

---

(Suite)

3ÈME DISCOURS.—LA RELIGION ET L'HISTOIRE.

---

La religion doit contrôler les études philosophiques : voilà ce que l'Église a décidé, et ce que la raison démontre. A-t-elle à intervenir dans l'enseignement de l'histoire ? C'est la question dont je vais m'occuper.

Reporter sa pensée vers les âges antiques et la ramener jusqu'aux temps actuels, à la suite des générations qui ont passé sur la terre ; voir se dérouler à ses yeux le spectacle des événements qui en scènes successives, forment le drame du monde ; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes ; assister à la formation des empires, en suivre les développements ; entendre, pour ainsi dire, les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines : voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science, qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi agréables qu'utiles, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon de préceptes ou d'enseignements salutaires, matière féconde ouverte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est l'un des plus importants objets offerts à l'étude de l'homme.

Aussi doit-elle entrer essentiellement dans tout enseignement classique. Mais est-ce que l'histoire ne touche en rien à la religion ?

Le Christianisme est un fait ; l'histoire le rencontre partout : il ne peut lui échapper, il faut nécessairement qu'elle le constate et l'apprécie. Tout d'abord pour l'historien, qui remonte à la formation des sociétés, une question se présente. La Bible est-elle un livre inspiré de Dieu ? Si Moïse n'a été qu'un secrétaire, écrivant sous la dictée de l'Esprit-Saint, évidemment il faut admettre son récit sur l'origine du monde, la formation des sociétés, et l'histoire spéciale du peuple hébreu.

Contredire, nier un fait raconté par l'écrivain sacré, c'est nier sa véracité ; c'est affirmer par conséquent que son livre n'a pas un caractère divin, alors c'est saper par sa base toute la religion chrétienne. Aussi voyez toute l'école historique du siècle dernier, Voltaire en tête ; elle emploie tous ses efforts pour donner un démenti aux récits bibliques. Si l'histoire des temps anciens est apprise dans les livres de cette époque, inévitablement elle conduira à la négation de la vérité du christianisme.

Et il faut bien aborder la question de l'âge du monde. Remonte-t-il à des myriades de siècles comme l'ont prétendu tous les écrivains anti-religieux ? La catastrophe diluvienne décrite par la Genèse a-t-elle été, ou non, subie par la terre ? L'histoire de Babylone, de Ninive, de l'Égypte, de la Perse affirme-t-elle, ou contredit-elle, les rapports que les écrivains sacrés ont raconté avoir eu lieu entre ces grands empires et le peuple Juif ? Si l'Ancien Testament a fait erreur sur les points capitaux de l'histoire antique, il est l'œuvre de l'imposture ou de l'ignorance : il n'est point inspiré de Dieu ; alors le Nouveau-Testament, qui s'appuie sur lui, croule, et en même temps tout l'édifice catholique.

Voyez-vous maintenant l'ineptie de cette question : qu'est-ce que fait à la religion l'histoire des peuples anciens ?

Il faut le dire, l'antiquité est étudiée aujourd'hui avec bien plus d'érudition, de recherches savantes, et je dois ajouter, de conscience, qu'au siècle dernier. Aussi qu'est-il arrivé ? C'est que les travaux des savants de nos jours, les explorations géographiques, les découvertes des monuments et des inscriptions des temps anciens, viennent confirmer les récits de Moïse et des autres écrivains sacrés. Les énigmes de la terre des Sphinx s'éclaircissent aujourd'hui, et c'est pour démentir l'antiquité fabuleuse qu'elle s'attribuait et confirmer les prodiges que la droite du Très-Haut a opérés en cette contrée en faveur de son peuple. Les ruines gigantesques de Babel attestent la confusion des langues, et les briques des

monuments de Babylone et de Ninive sont devenues des livres qui semblent une copie de ceux des écrivains sacrés.

Il ne saurait être indifférent aux catholiques, on le sent, que la vision de Daniel sur les quatre grands empires ne soit qu'un rêve, et sa prophétie si précise des 70 semaines un délire.

Mais voici la question qui prime toutes les autres : Jésus-Christ est-il Dieu ? s'il l'est, il faut croire aux dogmes qu'il a révélés, pratiquer la morale qu'il a prêchée, et vivre en prévision du sort éternel qu'il a dit attendre les hommes. Si le Christ n'est pas Dieu, le catholicisme est la plus grande imposture dont le monde a souffert, et il faut se hâter de le faire disparaître.

Cette question, on ne peut lui ravir son importance ; eh bien ! elle est toute historique.

Les Evangiles sont-ils authentiques ? Leurs auteurs ont-ils été des dupes de leur crédulité, ou des fourbes trompant la société ? Une tradition et une discussion de 18 siècles ont résolu ces problèmes pour les catholiques en faveur du récit des Evangélistes. Mais l'incrédulité contemporaine l'attaque de toutes ses forces. Il y a quelques années, un homme jaloux de la gloire de Judas, a renié le Christ dans un ouvrage d'un style élégant, qui a eu malheureusement une vogue trop grande. M. Renan, sous la forme dubitative de sa thèse, exprime ce blasphème : le Christ est un imposteur. Le catholique a-t-il à voir à ce que l'histoire des temps évangéliques soit étudiée de manière à ce qu'elle ne le confirme pas ?

Et l'Eglise est-elle bien d'institution divine ? Question encore historique. Remonte-t-elle jusqu'au Christ par la perpétuité inaltérable de ses doctrines, et la succession non interrompue de ses pontifes ? Peut-elle montrer en sa faveur l'assistance divine dans sa prompte diffusion chez les divers peuples, malgré les obstacles les plus propres à empêcher ses progrès ? Doit-elle briller de l'auréole de ces millions de martyrs qui, au milieu d'une persécution de trois siècles, ont répandu leur sang pour attester leur foi au Christ ? C'est ce que l'histoire nous démontre à nous de la manière la plus péremptoire. Mais ouvrez les livres des ennemis de l'Eglise et ceux de Gibbon entre autres, vous verrez les faits de cette époque tout dénaturés, et la preuve si forte tirée en faveur de la religion, de la rapide propagation de l'Evangile, et de la multitude des martyrs, considérablement affaiblie, ou plutôt nullifiée.

Voici l'époque des grandes hérésies, qui occupent une place si notable dans l'histoire des deux Empires d'Orient et d'Occident. Qui a suscité ces longues querelles qui ont bouleversé la société ? L'Eglise a-t-elle été persécutée ou persécutrice ? A-t-elle eu raison de demander à l'autorité civile une protection contre les violences

dont elle était l'objet ;—ou n'a-t-elle fait dans ses Conciles œcuméniques qu'étouffer la voix de la raison en droit de protester contre les dogmes auxquels elle assujettissait l'intelligence ?

La Papauté devient indépendante. Est-ce par une usurpation contraire à tous les droits, qui doit faire pousser un cri de joie à la vue de l'acte qui vient de déposséder le Chef de l'Eglise de son pouvoir temporel ;—ou la souveraineté politique du Pape se présente-t-elle avec des titres d'une légitimité si éclatante, qu'elle force de qualifier d'horrible brigandage l'envahissement et l'occupation des Etats de l'Eglise par les troupes aux ordres de Victor-Emmanuel ?

Que dire de l'excommunication, de la déposition même des Empereurs et des Rois par le successeur de St. Pierre ? Est-ce un abus révoltant de son pouvoir spirituel, ou une protestation de l'Eglise en faveur de ses droits outragés, une sauvegarde de la morale chrétienne attaquée par les plus puissantes passions, un secours à la liberté des peuples gémissant sous la tyrannie, un moyen de pacification pour la société dans une autorité respectée, reconnue juge de ses différends ?

Et le Moyen-Age, où la foi catholique a régné avec tant d'empire a-t-il été une longue époque de barbarie, d'ignorance, de superstition et d'asservissement ;—ou bien, au milieu des désordres communs à toutes les époques de l'histoire, nous montre-t-il sous l'influence de l'Eglise les deux sciences qui sont la sphère la plus haute où l'intelligence puisse s'exercer, la Théologie et la Philosophie, briller d'un éclat qui n'a été si vif en aucun autre âge, les arts couvrir le sol de monuments devant lesquels pâlissent toutes les constructions modernes, l'honneur chevaleresque élever les âmes à une hauteur où la société actuelle semble incapable de monter, et partout la conscience des peuples protestant contre toute tyrannie, toute violation du droit ?

Nous voici à l'époque du XVI<sup>e</sup> siècle. Un professeur dans une Université donne sa leçon d'histoire. Il est protestant : je veux le croire, il n'est point animé d'un esprit fanatique, et il voudrait ne pas trop heurter ses auditeurs catholiques. Mais enfin va-t-il déclarer virtuellement qu'il est dans l'erreur, en montrant Luther, l'auteur de la réforme, attaquant l'Eglise par jalousie, calomniant ses doctrines et ses institutions, répandant l'immoralité dans la société par les scandales de ses mœurs, ses maximes subversives de toute morale, et ne devant le succès de la secte qu'il établit qu'à l'appât qu'il offre à toutes les passions, et à la force des armes qu'il appelle à son secours :—ou bien pour justifier son maître et se justifier lui-même, ce professeur va-t-il répéter que l'Eglise avait al-

téré les enseignements de l'Évangile, qu'elle était une Babylone par sa corruption, que son chef était l'Antechrist, et que ses institutions, à cause de leur influence funeste sur la société, méritent le pillage et la violence dont elles ont été l'objet ?

Les Papes ont-ils été en général des hommes ambitieux, mettant leur autorité spirituelle au service de leurs passions, affligeant la société par leur conduite morale ;—ou, à très peu d'exceptions près, ont-ils été des hommes en qui la vertu a brillé souvent même jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, des pontifes animés d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, des souverains dans l'ordre temporel gouvernant leurs peuples avec justice, offrant une longue série de princes à laquelle, par l'ensemble de toutes les qualités qui doivent distinguer ceux qui règnent, aucune dynastie ne saurait être comparée ?

En un mot, l'Église a-t-elle été, selon une parole célèbre, a-t-elle été une mère, la mère de la civilisation, de la société, de l'humanité moderne ;—ou n'est-elle qu'une puissance malfaisante, ne cherchant qu'à dégrader l'intelligence, à étouffer la liberté, et à arrêter le progrès ?

Messieurs, voilà la question dont l'histoire doit donner la solution. Je vous le demande, croyez-vous qu'elle soit indifférente à l'Église, et que par conséquent aucune autorité religieuse n'ait à s'immiscer dans l'enseignement historique des collèges et des universités ?

L'Église a d'autres preuves de son institution divine que celle qui résulte du bien qu'elle a fait dans l'ordre temporel. Mais le Christ a dit, en parlant de ceux qui se donnent mission d'instruire les autres : *à fructibus eorum cognoscetis eos*. Entendez l'histoire, enseignée par un professeur hostile à l'Église : la conséquence, ce sera ce cri répété dans une grande partie de la société européenne ; à bas l'Église, elle n'a fait que du mal, elle ne vient pas de Dieu.

A ces considérations, on répondra en disant : le professeur d'histoire raconte les faits : il ne les apprécie pas, pour ne point blesser les diverses opinions religieuses de ses disciples.—Est ce que pratiquement, cela est possible ? Une conviction cherche toujours à s'imposer : si une certaine prudence l'empêche de la faire en termes nets et explicites, elle trouve toujours moyen de s'insinuer dans l'esprit des autres.

Pour obvier aux inconvénients que je signale, va-t-on supprimer l'histoire dans le haut enseignement, comme on a tenté de supprimer la philosophie ? Pour la même raison, il faudra exclure du programme toutes les questions de l'ordre intellectuel et moral, et réduire l'instruction aux connaissances des choses purement

matérielles ; c'est aussi ce à quoi l'on tend, dans certaines institutions ; alors, c'est renfermer l'activité de l'esprit dans une bien étroite circonférence ; c'est abaisser l'intelligence, au lieu de l'élever et de la développer.

La religion demande l'étude de l'histoire : car celle-ci atteste son origine divine, par les merveilles qu'elle a opérées et par son influence salutaire sur l'homme et la société. Et puis elle seule donne la raison des grands événements, des révolutions des empires : c'est à son école qu'il faut apprendre la philosophie de l'histoire. La religion fait connaître l'origine du genre humain et la destinée vers laquelle il doit tendre. Elle dit pourquoi et comment le mal existe et cause tant de divisions, tant de désordres dans la société ; elle nous fait voir la justice divine le punissant dans de grandes catastrophes et d'épouvantables malheurs. Elle raconte comment s'est effectuée la division de la race humaine en diverses nations ; elle montre comment la succession des grands empires qui ont dominé le monde, et tous les faits importants de l'histoire des temps anciens se rattachaient aux desseins de la Providence et ont préparé la venue du Christ. Puis elle montre l'action divine s'exerçant d'une manière puissante dans les événements accomplis depuis l'ère chrétienne pour la réalisation des destinées de l'Eglise. On voit celle-ci accomplir son rôle dans toutes les transformations sociales ; elle intervient en tout. Partout où son empire s'exerce, on voit la justice, l'ordre, des institutions bienfaites dans la société. Là où l'on refuse son action, elle fait sentir son absence par les désastres qu'amènent les principes dont on lui a pas permis de combattre les pernicieuses influences. Pour quiconque sait lire l'histoire aux lueurs que fait paraître la Providence, la destinée des états est loin d'être indépendante de leurs relations avec ce grand édifice social, construit par l'architecte éternel, cimenté du sang du Christ, et duquel il a été dit qu'il résisterait à toutes les attaques et que toute force ennemie se briserait contre sa base inébranlable.

On le voit donc, un catholique doit réclamer pour l'étude de l'histoire une large part dans l'éducation : et il doit protester contre l'exclusion de tout contrôle religieux de cette étude ; car elle aurait pour résultat de ravir à l'Eglise le titre glorieux de civilisatrice de la société moderne.

## 4ème. DISCOURS.

## LA RELIGION ET LA LITTÉRATURE.

Si l'homme a une intelligence qui a pour objet la vérité, il a une autre faculté, le sentiment ou l'affection, que le bien doit exciter et satisfaire. Or la beauté est le moyen par lequel, ce qui est bon attire l'amour. Dans l'essentielle réalité des choses, il n'y a de beau que ce qui est bon et vrai. La beauté n'est que la splendeur de la vérité, selon le mot célèbre, *Pulchrum splendor recti*. C'est, pour ainsi dire, la forme, sous laquelle la substance du bien existe. Mais dans l'état actuel de l'humanité, dans le demi-jour qui nous éclaire, de fortes ombres sont souvent répandues sur le bien, et nous le font voir sous des apparences qui blessent cet instinct du beau inné au cœur de l'homme ; tandis que de fausses lueurs font briller le mal d'un éclat trompeur qui fascine le regard.

Or il devait exister un moyen de présenter le bien dans sa beauté réelle, d'incliner le cœur par un doux attrait vers tout ce qui est grand et noble.

C'est la fonction que doit exercer la littérature. Ce brillant produit de l'esprit humain, et particulièrement la poésie, qui en est la partie principale, doit être l'expression du vrai présenté sous ses plus belles couleurs ; son but, c'est d'attirer les hommes à l'amour, à la pratique du bien par tous les enchantements que sait produire le génie au plus haut degré d'inspiration.

Sous le rapport que je viens d'exposer, qui ne voit l'extrême utilité de la littérature, lorsqu'elle est digne de son noble but ? En effet, qu'un écrivain, un poète, saisisse son génie de quelques-unes de ces vérités, si fécondes en résultats utiles pour la société, en contemplations sublimes pour l'intelligence, en sentiments généreux pour le cœur ; qu'il harmonise sa lyre au ton qui convient et vous verrez alors les hommes, ravis aux accents que la corde mélodieuse aura tendus, s'éprendre d'amour et d'admiration pour l'objet que le poète aura su présenter si beau, si enchanteur. L'esprit est-il si difficile à dompter lorsque le cœur est soumis ? Ah ! montrez toujours la vérité sous la forme de la beauté, et vous la verrez, appelée d'abord par les cœurs, dominer ensuite les intelligences.

Je le demande maintenant, la littérature qui peut, qui doit produire cet effet, est-elle sans rapport avec cet ordre religieux et

moral dont l'Eglise est la gardienne ? Après tout, le littérateur, le poète, l'écrivain, quelles que soient la matière et la forme de son œuvre, ne présente pas seulement des mots qui flattent l'oreille : ces mots expriment une idée qui peut être vraie ou fausse ; ils inspirent un sentiment qui porte à la vertu ou en détourne.

Tout homme qui écrit doit se demander quel sera l'effet de son livre sur les âmes. Produira-t-elle en elles une impression vers ce qui est grand, ce qui est bien, ce qui est bon, qui lui permette de se dire : grâce à ces paroles que je livre au public, la vérité sera mieux connue d'un plus grand nombre d'intelligences ; j'aurai contribué en quelque chose au bonheur de la société ; ou, ayant spéculé pour son succès sur les passions humaines, aura-t-il à entendre dans sa conscience, ce cri honteux et déchirant : j'ai flétri des âmes, ma plume a été un instrument d'erreur et d'infection pour la société.

Le génie ou simplement le talent, c'est dans les desseins de Dieu qui le donne, un sacerdoce qui prêche la vérité, et dont les œuvres ont une sorte d'efficacité sacramentelle qui produit dans les cœurs l'amour de la vertu ; mais il peut devenir un ministère satanique, qui, en portant à goûter le fruit défendu, prépare la mort morale à ceux qui s'en nourrissent.

Et puis, indépendamment du fond des œuvres littéraires, la forme n'est pas indifférente au point de vue moral. Il y a un beau réel, absolu ; c'est un effet de l'ordre, de l'harmonie établie par le Créateur de toutes choses ; c'est, je l'ai déjà exprimé, ce qui doit attirer les esprits et les cœurs vers la vertu, vers le bien, dont il est la splendeur. Or, un écrivain peut employer certaines formes piquantes qu'agrément la légèreté des esprits et la mollesse des cœurs ; elles excitent une admiration qu'une raison droite et élevée devrait leur refuser ; elles produisent une satisfaction plutôt sensuelle qu'intellectuelle, qui nuit à la rectitude et à la force de l'esprit : elles pervertissent le goût. Mais celui qui trouve la beauté où elle n'est pas, saurait-il distinguer la vérité de l'erreur ? Faussée dans une de ses facultés, l'âme ne tarde pas à l'être dans les autres. L'attrait pour des productions frivoles ôte à l'intelligence sa vigueur ; et l'écrivain qui ne cherche qu'à émouvoir fortement, sans s'occuper de l'effet moral de l'impression qu'il produit, tient ses lecteurs dans une agitation de l'imagination et du cœur, qui ôte ce calme où il faut être, pour recevoir la lumière de la vérité et l'impulsion à la vertu, qui ne peut venir que du ciel. Aussi un grand poète, Shakespeare, je crois, a dit : ôter à l'homme le goût du beau réel, c'est un plus grand crime que de lui ôter la vie.

Il est un principe sous l'influence duquel beaucoup d'œuvres littéraires ont été faites dans notre siècle : l'art pour l'art. C'est-à-dire que l'art est sa propre fin à lui-même : il n'a aucun but moral, social ; s'il donne une jouissance, s'il excite une admiration, qu'elle soit légitime ou non, il a obtenu tout ce à quoi il devait tendre. Une société qui subirait sans protestation cette maxime, se livrerait bientôt aux vices et aux passions que l'art nécessairement natterait, parce qu'il en espérerait le succès que recherche son amour de la gloire ou de l'argent. Je ne crains pas à ce sujet un démenti de l'expérience contemporaine. Le comte de Maistre a dit : le beau, c'est ce qui plaît à la vertu éclairée : c'est, on le sent, la proposition contradictoire de celle que je viens de signaler. La religion seule est la maîtresse de l'esthétique, c'est-à-dire de la science qui détermine le caractère du beau dans les productions de l'art : voilà une thèse que je regrette de ne pouvoir soutenir en cette circonstance ; mais par ce qui a été dit déjà des rapports qu'il y a entre la vérité et la beauté, on peut entrevoir quelle en serait la démonstration.

D'après les idées que j'ai énoncées, je le demande, la religion peut-elle être indifférente aux théories de l'enseignement littéraire ?

Mais, par la littérature, on n'entend pas seulement les principes et les règles que l'on doit suivre pour bien écrire. On comprend aussi sous ce nom les diverses œuvres de l'esprit qui forment la renommée intellectuelle d'une société, et dont la connaissance entre dans l'éducation dite classique. Or l'appréciation faite devant la jeunesse des écoles, des auteurs anciens et modernes, ne saurait-elle en aucun cas être préjudiciable à la foi et à la morale ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

Une éducation littéraire renferme nécessairement l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il y a chez les grands écrivains de la Grèce et de Rome une élégance de style, et souvent une pureté de goût, qui en font de vrais modèles dont l'étude a une utilité que personne ne serait admis à méconnaître.

Mais l'admiration que l'on peut avoir pour la forme littéraire des œuvres de l'antiquité doit-elle se porter sur ce qui en fait le fonds ? De quoi vous occupe toute cette littérature ? Des dieux et des déesses de la mythologie, des actes des hommes célèbres de ces temps, des vertus et des passions du cœur que rappellent les historiens ou les poètes. Un professeur catholique signalera les aberrations religieuses et morales de l'antiquité, et en tirera des arguments invincibles en faveur de la nécessité de la révélation.

En effet ces erreurs monstrueuses sur la divinité, ses rapports

avec les hommes, et l'hommage qu'on doit lui rendre, erreurs qui se trouvent chez les philosophes comme chez le peuple : cette prostration universelle de toutes les classes des sociétés payennes devant ces idoles de bois ou de pierre, dans lesquelles le démon se faisait adorer ; ce culte rempli de tant de pratiques folles, ridicules, et trop souvent affreusement criminelles : cette déification de toutes les passions dans ces hommages rendus à ces dieux et à ces déesses, en qui se personnifiaient tous les vices ; cette superstition continuelle du jour et de la nuit qui tenait sans cesse les Grecs et les Romains dans la crainte d'événements fâcheux ; ces mœurs horribles qui font voir dans l'homme antique une brute immonde ; cette haine, cette cruauté, cette avidité de la souffrance dans les autres, qui est un des caractères saillants de la société payenne ; la barbarie de la législation civile, les horreurs de l'esclavage, les combats des gladiateurs, les persécutions des chrétiens ; tout cela montre, comme l'a si bien dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, après avoir fait le tableau de la corruption antique, que Jésus est le sauveur du monde dans le sens matériel comme dans le sens spirituel, et que la croix est l'étendard de la civilisation.

Mais le professeur indifférent ou hostile au christianisme, pourra présenter à ses élèves ce qu'il croit pouvoir appeler gracieux et ingénieux dans la mythologie ; et cela, non au point sans doute, de porter à croire à sa vérité, mais peut-être de faire naître le regret qu'une religion, qui a de tels attraits pour l'intelligence, et qui gêne si peu les inclinations de l'homme, ne fût plus dominante dans la société. Un journal français, la *République*, a soutenu en divers articles, il n'y a que quelques années, qu'il fallait revenir au polythéisme, comme culte national et domestique, et des ouvrages tout récents ont été publiés dans le même but : aussi Pie IX, dans une de ses allocutions, a-t-il dit qu'il y avait chez un certain nombre d'esprits, une tendance à un retour vers le Paganisme. N'est-il pas permis de croire qu'une certaine éducation classique y serait pour quelque chose ?

De plus, si, comme on l'a fait souvent, l'on présente la littérature profane comme ayant atteint les limites de la perfection, faisant resplendir le beau avec un éclat qui ne saurait briller ailleurs au même degré, offrant des modèles dont on peut plus ou moins se rapprocher par l'imitation, mais qu'on ne pourrait jamais surpasser, ni même égaler ; c'est déclarer que la beauté littéraire ne se trouve que là où l'erreur et le vice dominant, que la vérité et la vertu ne sauraient être pour elle la source d'aucune féconde, d'aucune puissante inspiration. De là une consé-

quence que l'incrédulité a fort bien su tirer contre la religion et qui avait de soi une telle force, qu'elle n'a pu être affaiblie que par le grand écrivain de notre siècle qui a rendu un si éclatant hommage au génie du christianisme.

Est-il indifférent à un chrétien qu'un professeur de littérature dans une chaire universitaire renouvelle toutes les plaisanteries de Voltaire contre la Bible ; ou avec Bossuet, fasse admirer la sublimité de la poésie sacrée. Une critique défavorable du style des Pères de l'Eglise inspirera contre eux des préjugés qui empêcheront qu'on ne les lise, au lieu qu'une juste appréciation de l'éloquence de leurs écrits, portera à y chercher et y fera trouver, avec la tradition qui atteste la vérité de la foi catholique, des trésors d'enseignements salutaires, de sublimes idées, et de nobles et généreux sentiments.

On vantera peut-être encore les écrivains du siècle de Louis XIV, quoiqu'ils soient peu appréciés aujourd'hui dans un certain monde prétendu littéraire : mais on dira que ce l'on admire en eux est dû à l'imitation des anciens, au lieu de reconnaître avec Chateaubriand, que même sous les formes payennes, qu'ils ont malheureusement trop souvent employées, l'inspiration chrétienne est le principe des grandes beautés des chefs-d'œuvre de cette époque.

La littérature de notre siècle peut être aussi l'objet des leçons d'un maître ès arts ou d'un licencié ès lettres dans une chaire universitaire. Il a ses auteurs de prédilection : c'est peut-être Byron ou Gœthe : il inspire pour eux, en exagérant le mérite de la forme, réel sans doute jusqu'à un certain degré, une admiration qui ira faire chercher dans leurs livres le désenchantement de tout, le mépris des croyances qui ont fait vivre les sociétés, le scepticisme et le désespoir.

Un professeur sera peut-être un admirateur de ces œuvres qui ont une grande vogue de nos jours. Pour lui, la littérature qu'il préconise, c'est celle que représente Alexandre Dumas, et surtout Victor Hugo. Il trouvera sans doute quelque chose à blâmer dans les *Misérables* et *Quatre-vingt-treize* ; mais il exaltera la verve de l'auteur, la hardiesse et l'élévation de ses idées, les formes pittoresques de son style, son habileté à produire des scènes qui amènent de saisissantes émotions : c'est ainsi qu'il excitera le désir de lire ces productions monstrueuses qui révoltent et la morale et le goût.—Le beau, c'est le laid. Oui, c'est bien là la devise de cette école littéraire. Contredire les idées morales qui ont fait jusqu'à présent le bonheur des sociétés, intéresser en faveur du vice, fixer l'attention sur les scènes les plus hideuses, exciter la

sensibilité pour ce qui doit produire l'horreur, se plaire à présenter, en l'exagérant outre-mesure, ce qu'il y a de plus misérable et parfois de plus grotesque dans la nature, inventer des formes de style de la plus ridicule bizarrerie, abaisser le langage au niveau de ces idées et de ces sentiments : voilà le laid, qui est le beau idéal de ces écrivains ; voilà à quelle école de goût s'élève une grande partie de la société ; c'est un retour à pas précipités vers la barbarie.

Ainsi quand la raison s'affranchit du joug de la foi, que le cœur n'a plus la morale évangélique, pour contrôler ses inclinations, l'intelligence se dégrade : elle s'abêtit, elle emploie, pour s'exprimer, un langage sans règle, sans dignité, désordonné comme ses principes, abject comme ses goûts.

Il en est temps, si la religion ne vient pas au secours de la littérature, celle-ci va bientôt mettre la société dans un état intellectuel et moral qui lui prépare et des ignominies et des désastres. M. de Bonald a dit une parole fameuse : la littérature est l'expression de la société : ainsi quel indice de dégradation chez un peuple, qu'un goût littéraire auquel on n'offrirait que des romans, des drames, du caractère que j'ai signalé ! Et ne peut-on pas dire aussi que la société est la réalisation de la littérature ? ses mœurs deviennent celles dont elle trouve l'expression dans les livres, objet de ses lectures.

Eh bien ! où en serait dans un prochain avenir notre propre pays, si ces œuvres au fond immoral et à la forme affranchie de toute règle, dont se compose en grande partie la littérature française contemporaine, venait à l'envahir ? On les retrouve en plus ou moins grand nombre dans certaines salles de lecture ; on les a vues s'étaler sur des tablettes de libraires : malheur à la jeunesse qui va pervertir là son esprit et son cœur. Je dois le dire : l'opinion publique de notre patrie, si honnête encore, parcequ'elle est si religieuse, anathématiserait des productions licencieuses. Mais on voit s'introduire de plus en plus un goût pour le roman, qui d'abord dénote un certain affaiblissement des forces intellectuelles et morales, et qui, devenant une passion, serait en proie à une soif d'émotions, que l'on chercherait bientôt à désaltérer à des sources impures, auxquelles peu à peu on ne ferait plus scrupule de s'abreuver.

Lire des œuvres romanesques, de pure imagination : c'est, je ne dis pas seulement le délassement, mais l'occupation d'un grand nombre ; et composer des productions de ce genre, ce semble aussi être l'objet que quelques-uns de nos compatriotes veulent donner exclusivement à leurs talents. Les littérateurs d'un pays ne doivent pas être que des romanciers.

Je suis heureux de le dire ; la gloire littéraire qui a commencé à se lever sur notre patrie est due surtout à des œuvres d'apologétique chrétienne, d'histoire, d'éloquence, de grande et noble poésie : qu'elle marche dans cette voie ouverte devant elle avec tant d'honneur. La beauté et la grandeur des dogmes catholiques, source inépuisable de profondes contemplations et de sublimes inspirations ; les principes de l'ordre social et moral à défendre contre tant d'attaques dont ils sont l'objet ; les faits héroïques dont notre histoire nationale abonde ; ces belles mœurs canadiennes qui faisaient naguères, et qui jusqu'à un certain point encore aujourd'hui, font l'honneur de notre patrie : cette terre du Canada, si magnifique par les fleuves qui l'arrosent, et par la beauté et la variété de ses sites tour-à-tour si gracieux, si pittoresque, si grandiose : voilà une noble matière offerte à ceux à qui le ciel accorde le don du génie. Formé sous l'influence de cette forte éducation classique due partout en ce pays à la religion, un goût pur et délicat revêtira leurs productions de ces belles formes qui sont essentielles à une œuvre vraiment littéraire : et la gloire répandra sur leurs auteurs un éclat, dont la patrie elle-même resplendira aux yeux des contemporains et de la postérité.

Ainsi notre honneur national est intéressé à ce que l'union de la religion avec les lettres soit maintenue, et mon humble parole a pour but de provoquer une protestation patriotique contre le divorce fatal que l'on cherche à établir à leur égard.

J. S. RAYMOND, P<sup>re</sup>.

(A continuer.)

# RALLIONS-NOUS. (1)

## I.

Saint Jean-Baptiste ! un peuple se rassemble  
Pour appeler tes bienfaits sur son front.  
L'enfant, la femme et le vieillard qui tremble  
Suivent partout l'étendard du PAROÏS !  
Il est encor un peuple qui sait croire,  
Qui sait aimer, chanter, se souvenir !

Des temps passés nous qui gardons mémoire,  
Ne craignons point d'aborder l'avenir

## II.

Quand les héros qui furent nos ancêtres  
Partaient gaiement sur les flots en courroux  
Et qu'ils laissaient aux mains de tristes maîtres  
Le " vieux pays " que nous admirons tous,  
Ils espéraient que la France et sa gloire  
Un jour plus tard, ici viendraient fleurir.

Des temps passés nous qui gardons mémoire,  
Avec leur foi marchons vers l'avenir !

## III.

Quel beau début ! quel frais rayon d'aurore !  
Qu'ils étaient grands ces jours trop tôt finis !  
Après un siècle on sent vibrer encore  
Au fond des cœurs des accents attendris.  
Malgré le droit et malgré la victoire,  
Nous avons vu nos palmes se flétrir.

Des temps passés nous qui gardons mémoire,  
Aimons toujours à parler d'avenir !

## IV.

L'espoir s'en va quand le malheur nous blesse :  
Ne va-t-il pas narguer jusqu'au péril  
Le Canadien qui tristement délaisse  
Son toit, son sol, ses amours..... pour l'exil !  
Longtemps, mon Dieu, (épouvante illusoire)  
Nous avons cru ne le voir revenir !

Des temps passés nous qui gardons mémoire,  
Rallions-nous au cri de l'avenir !

## V.

Rallions-nous ! qu'un même espoir nous guide,  
Qu'un même amour fasse battre nos cœurs,  
Et que l'esprit de parti—ce mot vide—  
Tombe à jamais devant nos droits vainqueurs !  
Allons reprendre aux pages de l'histoire  
Le rang marqué pour nous appartenir.

Des temps passés nous qui gardons mémoire,  
Unis et forts, songeons à l'avenir !

BENJAMIN SULTE.

---

(1) Chant patriotique.—Musique de C. M. Panneton, publié à la St. Jean-Baptiste, 24 Juin 1874, par *L'Opinion Publique*.

## LA FEMME A PART OU LA SŒUR-GRISE.

---

### I

Une autre femme  
Charme mon âme !  
Dieu du doux art,  
Viens... sans délire,  
Dicte à ma lyre  
" La femme à part."

O ! qu'elle est grande  
En son offrande  
De tous les jours,  
La femme pure  
Qui de la bure  
Fait ses atours ;

La femme unique  
Qui ne s'applique  
Qu'à plaire aux Cieux ;  
La femme forte,  
Que sa foi porte  
En tous les lieux ;

Lorsqu'au service  
De la milice  
Des bons combats,  
Cette intrépide  
D'un œil limpide  
Voit le trépas ;

Lorsque, Sœur-Grise,  
Elle méprise  
Monde, grandeur,  
Afin de vivre,  
De Dieu seul ivre,  
Riche en candeur ;

Quand, aux rivages  
Lointains, sauvages  
De mille endroits,  
Elle, faible être,  
Va, comme un prêtre,  
Planter la croix !

### II

L'ancien monde,  
Qui sur tout fronde,  
Est-il suspect  
D'hypocrisie ?  
Il l'apprécie  
Avec respect.

Franc, sans intrigue,  
Il lui prodigue  
Les noms si doux  
De *mère*, d'*ange* .....  
Mais rien d'étrange ;  
Ils sont d'us tous.

Dans la Crimée,  
On l'a nommée  
*Petite Sœur*  
Du *pauvre*, et Rome  
Ainsi la nomme  
Pour sa douceur,

Pour sa tendresse  
Dans la détresse  
Des malheureux .....  
Pour le courage  
Que, dans l'orage,  
Elle a pour eux.

Pour sa vaillance  
A l'ambulance,  
Près du soldat  
Dont la colonne  
Charma Bellone  
Dans le combat ;

Près du Zouave,  
Si bon, si brave .....  
Qui voit la mort,  
Le cynégire .....  
Comme, en navire,  
On voit le port !

## III

France, où, naguère,  
Régna la guerre,  
—Fléau de feu,  
De plomb, de cendre,  
Qu'orgueil engendre,  
Dont punit Dieu.—

France, courbée  
Mais non tombée,  
Ton cœur est grand :  
Dans tes annales  
Nationales  
L'ange de son rang .....

Car tu l'as vue  
Garde assidue  
De tes blessés  
Que, sous les balles  
Des cannibales,  
Elle a pansés!

Cette héroïne,  
France..... achemine  
Vers ce qu'il faut  
A toute gloire,  
Quand la victoire  
A fait défaut.

Le ciel l'envoie  
T'offrir la voie  
Du Golgotha :  
Suis-la ; sans honte,  
Un peuple monte  
Où Dieu monta !

Suis cette route.....  
Et ne redoute  
Point le lion ;  
Car au barbare  
Le ciel prépare  
Le talion!

## IV

Notre hémisphère  
A su lui faire  
Sa place à part.  
Tout sacerdoce,  
Ici, rehausse  
L'amour, l'égard.

De ce doux être  
Veut-on connaître  
Le dévotement ?  
Qu'on interroge  
Le bouge où loge  
Le dénûment.

Que l'on demande  
À qui s'amende  
Dans nos maisons  
Hospitalières,  
Sur les litières  
De nos prisons.....

Qu'on prenne encore  
De qui l'abhorre,  
Du protestant,  
L'aveu de l'âme  
Sur cette femme,  
Que craint Satan.

Pour se confondre,  
Il va répondre  
Avec aigreur :  
" Vos prêtres, elle  
" Ont même zèle....."  
—Contre l'erreur.

Pour sa défense,  
Elle a l'enfance,  
Ici surtout ;  
Puis elle a l'homme  
En France, à Rome.....  
Et Dieu partout.

C'est qu'à toute heure,  
Où craint ou pleure  
L'humanité,  
Son âme sainte  
Se sent étreinte  
De charité.

J. A. BÉLANGER.

## DEPART DE LA FAUVETTE.

(ALLÉGORIE.)

---

Sitôt partir, fauvette du canton !  
Quand à nos cœurs ta présence est si chère ?  
Mais, tu te dois moins à nous qu'à ta mère :  
Va lui chanter ta joyeuse chanson.

Toi, nous quitter..... O ! quelle trahison  
Sans qu'on le sache, un amant te rappelle  
Qu'il est heureux ! Son amante fidèle  
Veut lui chanter sa joyeuse chanson.

Non, chantes-tu, je pars, c'est la saison.....  
Pour aucun lieu je n'ai de préférence,  
Et je suis libre : au sortir de l'enfance,  
On n'a d'amour encor que sa chanson.

O ! reste, alors. L'été, dans le buisson,  
Tu choisiras le plus beau nid de mousse,  
Ou, dans la ville, une retraite douce,  
Près des amis que charme ta chanson.

Elle partit..... En vain à l'unisson  
Plusieurs oiseaux tentèrent sa conquête ;  
Aucun d'entre eux n'engagea la fauvette  
A nous chanter plus longtemps sa chanson !

Elle partit..... Sur la route, un pinson  
Lui proposa de son nid le partage,  
Et la fauvette accepta : c'était sage ;  
Elle n'aimait presque plus sa chanson.

J. A. BÉLANGER

Outaouais, 15 juillet 1874.

# LES CANADIENS DE L'OUEST.

NOEL LEVASSEUR.

---

(Suite et fin.)

## VII.

Depuis 1836, c'est-à-dire depuis le jour où Levasseur vint planter sa tente à Bourbonnais, il s'identifia complètement avec cette importante localité, dont le développement devint l'objet de sa plus chère ambition.

Il fut durant plusieurs années dans une solitude presque complète, mais peu à peu quelques voyageurs canadiens, fatigués de leur vie aventureuse dans les plaines, vinrent se grouper autour de lui, et la petite colonie ne tarda pas à voir grossir le nombre de ses habitants. Les nouveaux venus achetèrent de Levasseur de petites étendues de terres à des conditions faciles ; puis, séduits par la douceur du climat, par la fertilité du sol, par le bas prix des terres, ils invitèrent leurs parents du Bas-Canada à venir partager leur bonne fortune.

Cet appel, coïncidant avec les troubles de 1837 et 1838, qui provoquèrent une émigration nombreuse aux Etats-Unis, eut de l'écho sur les rives du St. Laurent, et chaque année vit partir ensuite bon nombre de compatriotes pour les Illinois. Vers 1847, plusieurs cultivateurs des comtés de Bellechasse, l'Islet et Kamouraska, allèrent rendre visite à leurs parents et amis établis près de Chicago, et à leur retour en Canada, ils firent des récits tellement colorés des avantages qu'offraient les prairies de l'ouest, qu'un bon nombre de canadiens n'hésitèrent pas à aller se fixer dans la nouvelle terre promise. De nouveaux émigrants les suivirent peu de temps après et ils contribuèrent à former ces groupes de population française, aujourd'hui pleins de sève et de vitalité, qui ont si bien conservé les principaux traits du caractère national.

Ce mouvement d'émigration fut surtout considérable lorsque Chiniquy, renommé alors comme apôtre de la tempérance, mais plus connu encore par sa triste apostasie, dirigea pendant les années 1851 et 1852 vers les Illinois des centaines de familles canadiennes, où elles devaient trouver ce qui, selon lui, "leur a manqué en Canada, du pain, de l'espace et de la liberté." Chiniquy

disait aussi avec une révoltante hypocrisie, qu'il voulait ramener ces amilles " sur un même point afin de conserver leur belle langue et passer leur sainte religion à leurs enfants." (1)

Une lettre de cet homme si tristement célèbre, en date du 19 avril 1852, nous apprend que les terres de Bourbonnais étaient à cette époque à peu près toutes occupées par les premiers émigrés canadiens, et qu'il avait dû s'avancer à quinze milles au sud et à l'ouest où, disait-il, " j'ai choisi trois magnifiques prairies au milieu desquelles j'ai planté mes croix pour servir de signes de ralliement à nos chers et malheureux compatriotes."

Bourbonnais est aujourd'hui un vrai village canadien, et le voyageur qui, après avoir franchi plusieurs centaines de milles, se trouve tout à coup dans cette localité, pourrait se croire encore au milieu d'une de nos bonnes et anciennes paroisses des bords du St. Laurent. L'église, le collège et le couvent, groupés ensemble, l'aspect des maisons, entourées de verdoyantes planta-

(1) Voici l'éloquente protestation que faisait entendre M. Etienne Parent, dans un discours qu'il prononçait à Québec, le 15 avril 1852, contre l'œuvre d'expatriation des Canadiens qu'avait entreprise Chiniquy : " Je dois dire hautement aujourd'hui ce que je pense de la croisade que prêche le Père Chiniquy pour attirer nos compatriotes auprès de lui, à son établissement de Bourbonnais. S'il est quelqu'un qui ait payé au Père Chiniquy son tribut d'éloges pour ses bonnes et patriotiques œuvres, c'est moi, et le pays non plus n'a pas été ingrat envers l'apôtre de la tempérance. Mais je dois dire que je vois aujourd'hui avec douleur le Père Chiniquy se servir de l'influence qu'il a su acquérir parmi nous, et aussi du don généreux qu'il doit à la reconnaissance de ses concitoyens, pour embaucher, au profit d'un pays étranger, un nombre considérable de nos familles les plus industrieuses.

" Révérend Père Chiniquy, je ne reconnais plus là votre ancien patriotisme. Eh ! quand vos terres de Bourbonnais seraient aussi belles et aussi fertiles que vous le prétendez ; quand il serait aussi avantageux de s'y établir que vous le dites, ce dont il est permis de douter, car en même temps que vous appelez vos compatriotes à aller jouir " du pain, de l'air et de la liberté," qu'on trouve à Bourbonnais, les habitants catholiques de cette contrée fortunée s'adressent à nous, pauvres et misérables habitants du Bas-Canada, pour les aider à se bâtir une église ; quand, dis-je, Bourbonnais serait une nouvelle terre promise, est-il d'un bon patriote d'exciter nos compatriotes à aller s'y expatrier, à aller s'y noyer au milieu d'une population étrangère, pour nous laisser ici, nous avec des forces déjà à peine suffisantes pour soutenir la grande lutte de notre nationalité ? Allez si vous voulez, y appliquer à votre plus grand avantage et à celui de votre famille les \$2,000 que vous avez reçues de la libéralité de notre législature, et autres dons généreux que vous avez eus en différents temps d'autres sources, mais allez-y seul, et n'entraînez personne dans votre fuite. Ne répandez pas parmi nous par vos écrits, votre exemple était certes déjà trop, l'idée qu'en ne doit rien à son pays, à sa nation ; qu'on peut les abandonner au milieu de l'épreuve, pour aller ailleurs chercher un peu de bien-être pour soi et les siens. Soyez le seul à imiter parmi nous la conduite de ces lâches Israélites, à qui la peur de l'ennemi et la rude vie du désert faisaient regretter les oignons d'Égypte, et qui excitaient le peuple hébreux à y retourner ; cessez vos invitations anti-patriotiques. A cette condition et à raison de vos anciennes bonnes œuvres, peut-être prions nous Dieu que ceux de vos compatriotes qui vous auront écouté, ne vous reprochent amèrement un jour leur expatriation, et vous cachent les pleurs qu'ils verseront souvent, j'en suis sûr, au souvenir de l'ancienne patrie."

tions, la franche hospitalité des habitants, la gaieté toute gauloise qui les caractérise, les accents français, les vieux airs nationaux qui résonnent agréablement à son oreille, les usages populaires si bien, si religieusement conservés : tout lui rappelle le souvenir de la patrie absente. Aussi que l'on parcoure les Etats-Unis, que l'on y visite tous nos groupes d'émigrés, et on n'en trouvera peut-être pas un seul qui ait un cachet aussi véritablement canadien.

Bourbonnais est incontestablement la plus importante de toutes les autres paroisses canadiennes qui l'entourent, telles que les Petites Iles ou St. George, fondé par un canadien, M. Granger ; Manteno, fondé par M. Ménard Martin, un autre compatriote ; l'Erable qui doit le jour à M. Kirk, parent de Mgr. Desautels ; Ste. Anne et Kankakee, situé à deux milles de Bourbonnais.

Dans son ouvrage : *Le Far West*, Mme. Olympe Audouard raconte ce qui suit au sujet des paroisses canadiennes de l'Illinois : " Il y a quelques années à la suite d'une espèce de schisme religieux qui s'était formé, 7 ou 8000 canadiens, conduits par leurs prêtres dissidents, arrivèrent dans l'état de l'Illinois, et s'établirent sur les bords du lac Kankakee ; c'est un site admirable, la terre y est d'une fertilité tellement surprenante, que leur petite colonie prospéra bientôt."

Madame Audouard fait erreur ; ce schisme n'a pas éclaté au Canada, mais lorsque des milliers de canadiens se furent établis dans l'Illinois ; ce schisme qui n'a maintenant laissé de traces que dans un petit nombre de familles, n'a donc pas été la raison déterminante de leur émigration.

Elle ajoute : " J'ai traversé le pays qu'ils habitent, ils ont de jolis petits villages, bâtis sur le modèle français ; on y retrouve nos maisons de fermiers ; c'est gai, propre comme au bon temps où la province existait encore. Ils se réunissent le dimanche et ils dansent joyeusement au son du fifre et du tambour, ils ont aussi leurs mâts de cocagne, leurs jeux de boule, et l'on retrouve chez eux cette bonne et franche gaieté, qui délasse agréablement de la roideur austère et tant soi peu hypocrite du Yankee."

La petite ville de Kankakee a perdu un peu de sa physionomie canadienne, depuis que le chemin de fer de l'Illinois Central, en la développant promptement, a ajouté un surplus considérable à son ancienne population, alors moins élevée que celle de Bourbonnais. Levasseur avait tout en son pouvoir pour obtenir une station à Bourbonnais. Mais la compagnie du chemin de fer ayant fait l'acquisition d'une certaine étendue de terrains à Kankakee, refusa d'accepter son offre d'un don de terrain dans ce but. C'est sans doute à ce refus de la compagnie que Bourbonnais doit d'avoir conservé sa physionomie si essentiellement française : autrement il eut subi le sort de Kankakee.

Si Bourbonnais n'a pas l'importance commerciale de Kankakee, en revanche, il lui est supérieur par ses établissements d'éducation, qui répandront sur cette localité l'éclat dont brillent toujours les grands centres littéraires.

Son superbe collège vient d'obtenir une charte universitaire, et il rivalisera bientôt avec les maisons d'enseignement les plus considérables de l'état de l'Illinois. Fait important à signaler, c'est le seul collège canadien classique qui existe aux Etats-Unis, où l'instruction de nos compatriotes est loin malheureusement d'être à la hauteur de leurs besoins.

Ce collège a été fondé par les Clercs St. Viateur, cette excellente congrégation enseignante qui, après avoir fait tant de bien dans le district de Montréal, commence à se répandre aux Etats-Unis. Ces dévoués religieux partirent de Montréal pour aller fonder cet établissement, à la demande du Révd. M. Côté, le curé actuel de Chicago, qui sacrifia la belle cure de Bourbonnais en faveur de la nouvelle communauté. Aussi si Bourbonnais a raison de s'enorgueillir d'avoir un grand établissement français d'éducation, il le doit en bonne partie au Révd. M. Côté, qui ne recula devant aucun sacrifice pour le doter de cette institution qui sera dans l'avenir son plus beau titre de gloire.

Les Sœurs de la Miséricorde vinrent s'établir à Bourbonnais en 1850, mais elles n'y séjournèrent que deux ans, et elles furent remplacées en 1857 par les Sœurs Marianites, de South Bent, qui abandonnèrent aussi la localité en 1859. Les Sœurs de la Congrégation s'établirent en 1860 à Bourbonnais qu'elles n'ont cessé d'occuper depuis ; elles ont à leur disposition un fort beau couvent à deux étages, où se presse tous les ans un nombreux essaim de jeunes filles qui vont y puiser la véritable instruction chrétienne.

A l'époque où Bourbonnais n'avait pas de curé résident, il était desservi par des missionnaires qui s'y rendaient de temps à autre. Le premier apôtre de la localité fut le Révd. M. Crevier, de Vincennes. Le second, Mgr. de St. Palais, aujourd'hui évêque de Vincennes, était lié d'amitié avec Levasseur, dont il était toujours l'hôte durant son séjour à Bourbonnais. Il fut remplacé par le Révd. M. de Pontavisse, qui bâtit la première chapelle formée de poutres grossières, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le magnifique presbytère de la localité. Cette humble chapelle fut remplacée plus tard par une église en bois qui devint la proie des flammes, à l'époque où Chiniquy desservait la paroisse. L'église que l'on éleva ensuite sur ses ruines fut construite en pierre sous la direction du Révd. M. Gingras.

Lorsque Chiniquy commença sa funeste croisade contre l'église

catholique et entraîna dans l'erreur tant de milliers de nos compatriotes des Illinois, la plupart des habitants de Bourbonnais, fascinés par sa parole entraînante et pleine d'artifices, dominés par l'ascendant qu'il avait su prendre sur eux, ne surent pas résister à ses pernicieux appels et glissèrent avec lui sur la pente de l'abîme. Mais Lévasséur ne se laissa pas déborder par le courant de l'erreur. Il refusa d'apostasier, d'abandonner la foi de ses pères, et il fut l'un des premiers à dénoncer le nouveau Luther, qui abusait si odieusement de la confiance que ses services à la noble cause de la tempérance lui avaient acquise parmi la population canadienne.

Nos compatriotes de Bourbonnais, malgré tout l'empire qu'avait su prendre Chiniquy sur eux, commencèrent peu à peu à rentrer dans le giron de la foi, lorsqu'ils virent arriver parmi eux, au mois de décembre 1856, un homme comme le regretté M. Grand Vicaire Désaulniers, de St. Hyacinthe, qui travailla avec beaucoup de succès, pendant des mois et des mois, à combattre l'erreur jusque dans ses derniers retranchements. "Par la clarté de sa parole," dit M. le Grand Vicaire Raymond, dans son éloge funèbre du Révd. M. Désaulniers, "par la solidité de sa doctrine et la force de son argumentation, il fit comprendre la nature de la constitution de l'église, l'obéissance due à l'autorité épiscopale, et les tristes résultats de la funeste position où se mettaient ceux qui, coupables de désobéissance, encourageaient la sentence terrible de l'excommunication. Il parlait en chaire tous les dimanches sur ces sujets, et à chaque fois avait la consolation de voir un certain nombre de schismatiques venir à ses pieds abjurer leur erreur. Outre ses instructions publiques, il avait presque chaque jour des conférences privées avec quelques-uns de ceux que la parole du prêtre apostat avait entraînés dans sa chute, il les éclairait et presque toujours, il venait à bout de les convaincre que c'était un devoir pour eux de se séparer de lui et de reconnaître l'autorité épiscopale. Il fallait certes du courage à ces hommes et une parole éloquentes et favorisée de Dieu à celui qui le leur inspirait, pour qu'ils pussent en venir à cet acte solennel de l'abjuration d'une erreur soutenue d'abord avec opiniâtreté, s'avouer coupables et dignes de la censure que l'autorité ecclésiastique avait portée et demander humblement et publiquement d'en être absous."

Mais c'est à son successeur, le Révd. M. A. Mailloux, nommé à la cure de Bourbonnais, le 28 mars 1857, que l'on doit le retour à la foi du plus grand nombre de ces malheureux dévoyés. Sa parole onctueuse et persuasive, son dévouement sans bornes, ses vertus évangéliques exercèrent la plus salutaire influence durant les trois années qu'il consacra à cette œuvre difficile, et finirent par toucher

et ramener à la vérité les plus récalcitrants. Ses successeurs (1) réussirent à dissiper les derniers nuages de l'erreur, et aujourd'hui il n'y a pas un groupe canadien aux Etats-Unis, qui soit animé d'un esprit plus véritablement religieux que celui de Bourbonnais.

La plus grande partie des habitants de Bourbonnais sont cultivateurs et vivent en général dans l'aisance. Quelques-uns s'adonnent au commerce et réussissent fort bien. Plusieurs occupent des charges politiques ou municipales. Depuis deux ans le greffier de la corporation est M. George Létourneau, un compatriote distingué.

Ils sont en général fort attachés aux institutions américaines, et nous ne saurions espérer de les repatrier dans un avenir plus ou moins rapproché. Les belles terres qu'ils cultivent les retiendront toujours dans cette région fertile de l'ouest. Ils diffèrent beaucoup sous ce rapport des Canadiens de l'est, qui, travaillant en grande partie dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, ne sont pas autant attachés au sol américain, dont un petit nombre seulement sont propriétaires.

Nos compatriotes de Bourbonnais sont loin cependant d'oublier les charmes du pays natal, et tous les ans un certain nombre viennent raffermir les liens qui les unissent aux familles qui ont avec eux une commune origine. Plusieurs ont franchi cette année encore l'énorme distance qui les sépare de nous, pour se rendre à l'appel de la patrie et prendre part à l'imposante réunion de la grande famille franco-canadienne, dont Montréal a été témoin les 24 et 25 juin.

Bourbonnais a produit durant la dernière guerre américaine une compagnie militaire, qui s'est distinguée en plusieurs rencontres ; elle avait pour capitaine, M. Séguin ; pour premier lieutenant, M. Noël Brosseau, et pour second lieutenant, M. Edouard Martin. Elle portait le nom D et faisait partie du 76ème régiment volontaire de l'Illinois. Sa discipline et son habileté lui valurent le ruban bleu au régiment. Cette distinction indique qu'elle était

(1) Voici la liste des prêtres qui ont tour-à-tour desservi Bourbonnais d'une manière régulière, avec la date de leur nomination à la cure de cette paroisse.

Révd. M. Courgeault.....	13 mai	1847.
“ “ Wincg.....	4 mai	1851.
“ “ Charles Chiniquy	28 septembre	1852.
“ “ Lemaistre.....	17 septembre	1853.
“ “ Antoine Lebel....	3 novembre	1854.
“ “ Louis Cartuyvels	16 décembre	1855.
“ “ Désaulniers.....	11 décembre	1856.
“ “ A. Mailloux.....	28 mars	1857.
“ “ J. V. Gingras.....	24 juin	1860.
“ “ Ducroux.....	2 septembre	1863.
“ “ J. Côté.....	29 octobre	1864.
“ “ P. Beaudoin.....	11 septembre	1865.

supérieure à toutes les autres compagnies dont se composait le corps d'armée du Tennessee, fort de 30,000 hommes. Elle fit preuve d'une telle intrépidité au siège de Vicksburg qu'on lui confiait toujours ensuite les postes les plus périlleux. Au siège de Mobbille, M. Charles Paradis, de St. Anne, alla planter le drapeau américain sur le fort de Rlokesly, au milieu d'un feu extrêmement nourri, après avoir vu tuer quatre soldats qui avaient vainement tenté d'accomplir cet audacieux exploit.

Le recensement de 1861 indique qu'il y a 312 familles à Bourbonnais, en tout 1500 âmes. Le chiffre de la population actuelle n'est guère plus élevé.

### VIII.

En 1837, Levasseur avait pris pour compagne de sa solitude, Melle. Ruth Russell, et il eut de ce mariage quatre garçons et quatre filles. L'ainé, Edouard, prit part à la guerre de sécession comme lieutenant du 12<sup>ème</sup> régiment de l'Illinois, et mourut des suites des fatigues de la guerre. Sa femme s'étant éteinte vers 1860, il épousa en secondes noces, le 9 septembre 1861, Melle. Eléonore Franchère, cousine du célèbre Franchère.

Levasseur s'occupe maintenant du soin de ses terres, et continue de se rendre utile, en toute occasion, à ses compatriotes. Il s'efforce dans le moment d'obtenir l'incorporation du village. Cela fait, le village s'étendrait jusqu'à la rivière Kankakee, qui sera canalisée cet été et augmentera l'importance de Bourbonnais. Il est aussi à la tête d'un mouvement dans le but d'amener à ce village le chemin de fer de Lafayette, qui reliera quelques uns des grands centres américains comme Baltimore, Cincinnati, et aura son terminus à Chicago. Si Bourbonnais obtient cet embranchement, il se trouvera en communication avec la plupart des plus importantes cités des Etats-Unis.

Levasseur est un peu au-dessus de la moyenne ; sa figure est ovale et encadrée par une épaisse chevelure qui laisse voir quelques mèches argentées. Son teint est coloré, ses yeux un peu petits, mais très vifs. Il porte très alertement ses soixante-seize années, et tout annonce qu'il arrivera à un âge très avancé. Comme le vieillard d'Horace, il aime à parler des choses d'autrefois, du bon vieux temps,—*laudator temporis acti*,—et il sait donner au récit des aventures et des longues courses de sa jeunesse un véritable intérêt. Avec lui disparaîtra l'un des plus courageux pionniers de l'ouest.

JOSEPH TASSÉ.

## DISCOURS

PRONONCÉ A LA CONVENTION CANADIENNE DU 25 JUIN 1874,  
PAR L'HON. P. J. O. CHAUVEAU.

---

Appelé à prendre la parole, dans la Convention Canadienne, l'Hon. M. Chauveau, ancien ministre de l'Instruction Publique, traita en maître la question de l'éducation en Canada. Bien souvent les applaudissements de la foule réunie vinrent interrompre la voix de l'orateur, et rendre justice à ce discours si fortement pensé et si rempli de renseignements.

M. LE PRÉSIDENT ET MESSIEURS,

En plaçant au nombre des sujets qui devaient être traités dans cette convention, celui de l'éducation du peuple, vous avez par là même proclamé toute l'importance que vous attachez à ses progrès, toute la prééminence que vous lui donnez dans votre pensée sur une foule d'autres matières, toute l'anxiété que vos cœurs éprouvent à l'égard de cette grande cause qui est à la fois celle de la religion, de la société, de la famille.

Le choix de ce sujet vaut à lui seul un discours; et cependant un tel discours pour être complet devrait être tout un traité. Vous avez montré en le plaçant, pour bien dire, au premier rang que vous savez apprécier, d'un côté tout ce que l'éducation a fait pour le Canada, de l'autre tout ce que le Canada a fait pour l'éducation; et quant à vous, Messieurs, qui de toutes les parties de l'Amérique vous êtes rendus à l'appel de la vieille patrie, vous nous avez déjà prouvé par des faits bien éloquentes que vous comprenez tout ce que l'éducation pourra faire pour vos jeunes et florissantes populations; et que par conséquent vous ne lui marchanderez jamais ce que vous devez faire pour elle.

Ce que l'éducation a fait pour nous, Messieurs, notre histoire est là pour le dire. En très grand nombre, les premiers colons étaient instruits; nos vieux registres en font preuve, le relevé qu'en ont fait M. Garneau, M. Ferland et l'abbé Tanguay constate qu'une très-forte proportion d'entr'eux savaient écrire. Mais ils avaient mieux que cela, c'était une génération forte et formée aux traditions religieuses et sociales du pays à cette époque le plus civilisé et le plus éclairé de l'Europe. L'éducation domestique la première, la plus essentielle, celle à laquelle l'instruction n'importe à quel degré ne supplée que difficilement, ne supplée aucunement si elle n'est appuyée sur l'idée religieuse; l'éducation domestique de ces premiers colons était excellente et c'est elle, qui, transmise d'âge en âge, a valu à leurs descendants le titre de peuple gentilhomme, titre qui, je ne me trompe pas, leur fut décerné pour la première fois par le célèbre Andrew Stuart. Permettez-moi de le dire en passant, il y a dans ce mot de quoi répondre à bien des dénigrements, de quoi nous consoler de bien des injustices; il est à la fois un héritage à conserver et un glorieux trait d'union entre nous et la population britannique, s'il nous a été décerné, comme je le pense, par un homme qui fut une des gloires de l'autre race, qui dans tous les cas fut le loyal et sympathique rival de nos tribuns de cette époque.

Ce que nous avons fait pour l'éducation, notre histoire est là pour le dire : soyons heureux si nous le voulons de ce qui se fait de nos jours, félicitons-nous des progrès que nous avons vu se réaliser dans un très court espace de temps; aspirons généreusement à de plus grands progrès; mais si nous nous intéressons au présent, si nous espérons beaucoup de l'avenir, soyons justes envers le passé, surtout lorsque ce passé est celui de nos héros, de nos missionnaires, de tous ces vaillants pionniers, braves enfants de la vieille France qui n'ont pas eu peur de ce rude et sauvage pays où les Français d'aujourd'hui ne s'aventurent qu'en hésitant; qui n'ont craint ni ses hivers, ni ses forêts, ni ses terribles indigènes dans un siècle où les armes que l'homme avait pour lutter contre la nature étaient si faibles auprès de celles qu'il possède aujourd'hui.

La pensée qui portait le plus grand nombre d'entr'eux vers ces rives en apparence si inabordables était une pensée de civilisation et par conséquent d'éducation. C'était la conversion et l'éducation des peuples sauvages de ces contrées, population dont la foi robuste de nos ancêtres comptait bien faire, suivant l'expression consacrée dans tous nos vieux récits, de bons enfants de l'Eglise et de fidèles sujets du Roi très-chrétien.

Admirons, Messieurs, la récompense de cette héroïque charité envers ces peuples barbares, car si les établissements fondés surtout pour eux n'ont pu accomplir que d'une manière très imparfaite cette partie de leur sublime mission, c'est de là que sont sorties, pour nous, la force, la lumière, la vie, le salut de notre race ! C'est là que s'est formé ce clergé nombreux, zélé, moral et instruit qui a été la pierre fondamentale de notre nationalité, qui se répand aujourd'hui comme notre race elle-même sur toute la surface de l'Amérique, portant avec lui partout la consolation, la suprême philosophie, la science de la vie, en vue des véritables destinées de l'homme. (App.)

C'est de là qu'est sorti ce barreau, cette magistrature, intègre, éclairée, patriotique, qui nous a donné les Bédard, les Moquin, les Papineau, les Vallières, les LaFontaine, les Morin, les Cartier, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus ; qui a toujours été à l'avant-garde pour la défense de nos libertés.

De là est sorti tout le corps professionnel, hommes de science et de travail, médecins, notaires, arpenteurs, ingénieurs, fonctionnaires et employés publics de tout genre, si utiles à la société et remplissant quelquefois dans des conditions bien pénibles de bien honorables fonctions et parfois s'élevant par leur seul mérite aux premières charges de l'Etat.

C'est là que se sont formés les premiers instituteurs laïques peu nombreux à cette époque, dont la tâche a été si difficile, si ingrate si on le considère au point de vue matériel, si grande et si belle, si on l'envisage d'un point de vue plus élevé.

De ces institutions viennent aussi nos littérateurs, nos écrivains, poètes, historiens, publicistes, journalistes, qui ont défendu et défendent si bien notre cause et commencent déjà à révéler à la France l'existence de sa fille aînée, la Nouvelle-France si longtemps oubliée.

C'est de là qu'est sortie au moins en partie cette bourgeoisie active, industrielle, économe, persévérante, qui s'est fait peu à peu une place dans le commerce et l'industrie, malgré l'isolement auquel nous ont si longtemps condamnés notre brusque séparation de notre ancienne mère patrie et les préjugés mutuels qui nous éloignaient de ceux qui tenaient entre leurs mains le seul capital étranger accessible à notre pays.

C'est des premières institutions qui ont été fondées spécialement comme le disaient elles-mêmes ces femmes héroïques, la Mère Marie de l'Incarnation et la Sœur Bourgeois, pour la conversion et l'éducation des petites sauvagesses, que sont sorties ces femmes admirables qui ont béni et purifié le foyer de la famille

canadienne, qui ont fait nos aïeules et nos mères ce qu'elles ont été et à qui nous devons peut-être ce qu'il y a de mieux en nous. (Vifs applaudissements.)

Se multipliant avec une prodigieuse rapidité, ces institutions répondent à tous les besoins, à toutes les aspirations depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles, s'implantent et se propagent sur tous les points de l'Amérique suivant—que dis-je?—précédant même les populations catholiques qui s'y groupent de toute part et renouant aux extrémités du monde, dans les régions polaires même, les traditions des premières héroïnes de notre histoire. Humbles, s'ignorant elles-mêmes, ces femmes dévouées marchent les premières à la conquête de ces pays lointains, et préparent les germes de la prospérité pour des sociétés nouvelles qui se demanderont peut-être un jour avec indifférence, comme d'autres l'ont fait souvent, à quoi de pareilles choses peuvent être bonnes ?

Le génie de la nationalité et de la religion n'ignora rien de ce qui était nécessaire ou utile à cette époque éloignée ; il prévit ce qui devait se développer plus tard, et l'immortel Laval, dans son plan d'éducation, avait fait une place pour une école normale d'instituteurs et pour une école des arts et métiers qui existèrent même pendant quelque temps à St. Joachim.

Le peuple sut en général répondre à ces généreuses aspirations. Que de nobles sacrifices se sont imposés tant de nos bons cultivateurs pour faire instruire quelques-uns de leurs enfants ! Que d'efforts ont été faits dans ces temps reculés pour se procurer ce qui aujourd'hui est mis à la portée de tous !

En ce qui concerne l'instruction primaire, il y eut sans doute comme une lacune, comme un temps d'épreuve ; mais comparée à l'étendue et à la durée de l'œuvre, cette période n'est pour bien dire qu'un moment d'hésitation causé par nos luttes politiques, par l'injustice des gouvernements et ne saurait être mis au compte ni du clergé ni des populations.

Les Frères Charaons, les premiers instituteurs des écoles, avaient été remplacés quelquefois par les franciscains, quelquefois par des instituteurs laïques subventionnés par les jésuites, les sulpiciens, les curés et les fabriques. Mais déjà les besoins dépassaient les ressources du clergé, des particuliers et des fondations. La question de l'instruction publique fut quelque temps à l'ordre du jour, mais le gouvernement était aux mains d'une oligarchie locale peu scrupuleuse et il faut le dire peu intelligente. Si l'Angleterre sut être juste pour nous dans plusieurs grandes occasions, si elle fut souvent inspirée par une politique intelligente et libérale, l'oli-

garchie s'était décidée à nous débarrasser de ce qui cependant ne nous gênait aucunement, notre langue et notre religion, elle essaya d'importer tout d'une pièce un système d'écoles; elle fit venir des maîtres dont quelques-uns ignoraient la langue du pays pour enseigner dans des écoles où la religion du pays serait également ignorée : en un mot elle tenta d'établir ici le système que l'on veut imposer à nos frères les Acadiens du Nouveau-Brunswick, et que nous avons repoussé comme ils le repoussent eux-mêmes. Avec une population homogène comme l'était alors celle de nos campagnes la lutte fut bien courte : les prêtres défendirent aux familles d'envoyer leurs enfants à ces écoles et vous le voyez : point d'enfants, point d'écoles. (Rires et Appl.)

La législature s' alarma avec raison de cet état de choses ; elle fit diverses tentatives pour y remédier et elle eut des écoles assez nombreuses subventionnées en partie par elle et par les fabriques : c'était alors l'âge d'or de l'instruction publique, les membres du parlement étaient eux-mêmes inspecteurs d'école gratuitement et distribuaient des récompenses aux élèves. (Rires et App.)

De grands efforts furent faits dans ces temps par des citoyens généreux et influents qui prodiguaient leurs soins et leur argent pour fonder des sociétés comme la société d'éducation des *Messieurs* et celle des *Dames* de Québec, dont les écoles laïques ont été plus tard remplacées par celles des *Frères* et des *Sœurs de Charité*. Au premier rang parmi ces hommes zélés figurait M. Joseph François Perrault, dont nous voyons aujourd'hui le petit-fils au nombre des organisateurs de cette grande démonstration nationale. (Vifs Appl.)

Non content d'avoir publié un grand nombre de traités élémentaires sur la jurisprudence, l'agriculture, l'histoire du Canada et un grand nombre de livres d'écoles, M. Perrault établit à ses frais plusieurs écoles où il fit même des essais d'horticulture, d'enseignement pratique des arts et métiers et où il introduisit le système lancastérien ou d'enseignement mutuel qui faisait alors fureur, mais qui est moins en vogue aujourd'hui. Je crois même que ce système a fonctionné en Canada avant que d'avoir été introduit aux Etats-Unis. Si c'est le cas, messieurs de la république, c'est toujours quelque chose que d'avoir devancé vos concitoyens sur un point. (Rires.)

Il en est des systèmes d'enseignement comme de bien d'autres choses, comme des systèmes politiques qui passent.... et repassent ; et vous vous souvenez de cet homme d'esprit qui disait en parlant d'un remède : surtout servez vous-en pendant qu'il guérit. Si vous voulez me permettre de faire le savant, je vous dirai qu'il y

a quatre systèmes d'enseignement : le premier, le système individuel n'est pas un système du tout, les autres sont le système mutuel, le simultané et le simultané-mutuel ; c'est ce dernier que l'on suit aujourd'hui chez les Frères des écoles chrétiennes et dans nos écoles normales.

Mais cette loi de l'instruction primaire qui tirait tout son appui de la législature, dans laquelle les municipalités n'avaient aucun intérêt pécuniaire, cette loi, en vertu de laquelle chaque école recevait une subvention du gouvernement, en proportion du nombre d'enfants qui figuraient sur les rapports des instituteurs, était sujette à bien des abus. Tout imparfaite qu'elle fut cependant elle faisait un grand bien ; mais il arriva ce qui se voyait souvent alors, dans ces temps de défiance mutuelle, les lois ne se passaient que temporairement et il y avait le système des *lois expirantes*. A la veille de nos troubles politiques, la vieille oligarchie représentée dans le Conseil Législatif, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui nous accusaient sans cesse d'ignorance dans les termes les plus insultants, refusa de renouveler la loi de l'éducation et elle *expira* ! Pour tout cela toutefois l'instruction publique ne mourut point ; elle eut seulement une subite défaillance.

Mais jamais à aucune époque les Canadiens-Français ne gémièrent sous cette ignorance absolue que des touristes et des écrivains plus ou moins officiels et plus ou moins préjugés n'ont cessé de proclamer. Dans un excellent livre publié à Londres en 1830, M. Pierre de Laterrière a fait bonne justice de ces assertions et en particulier de celle qui a été si souvent répétée que la majorité ou un très grand nombre de nos représentants était tout-à-fait illettrée. Malheureusement, il l'a traitée avec trop de dédain et n'est pas entré dans des détails qu'il serait très utile de constater maintenant. Cette vieille fable reparaît de temps à autres, dans les livres et les journaux ; mais j'ai entendu dire moi-même à l'Hon. L. J. Papineau, dont elle excitait justement l'indignation, que le nombre de ceux qui se trouvaient dans ce cas était en réalité très-minime.

Après l'union sous la constitution de 1841, l'instruction primaire a pris les plus grands développements. A quelque chose malheur est bon, et l'exemple du Haut-Canada, dont la population récemment venue d'Europe avait apporté avec elle le goût des institutions libres et du régime municipal, mit bientôt au nombre des compensations à ce régime injuste au moins dans le principe, une excellente loi d'éducation d'après laquelle le gouvernement, les municipalités et les pères de famille étaient appelés à faire chacun leur part au moyen de l'octroi public, de la cotisation foncière et de la rétribution mensuelle. Mais un obstacle formidable se dressa tout d'abord à l'exécution de cette loi.

Ici, messieurs, en vous disant ce que nous avons fait pour l'éducation et ce qu'elle a fait pour nous, si les bornes imposées à ce discours me le permettaient, j'aimerais à vous décrire cette lutte longue et opiniâtre d'un patriotisme plus éclairé contre les préjugés qu'un patriotisme véritable et relativement juste dans le principe avait implantés et développés au cœur même des populations. De l'ancien régime français et des exactions de l'Intendant Bigot, l'*habitant canadien* avait conservé une sainte et légitime horreur de toute espèce d'impôts, horreur que les patriotes de toutes les nuances avaient cultivée avec soin sous l'ancienne constitution pour en faire la base de la résistance à l'oligarchie. Il fallut un grand courage à ceux qui, les premiers, bravèrent le mécontentement public et tentèrent de vaincre cette résistance des populations agricoles si difficile à combattre dans tous les pays, et dont nos voisins des provinces maritimes nous ont donné tout dernièrement un notable exemple.

A ceux qui, les premiers, se lancèrent avec les nouvelles lois de l'instruction publique sur ces vagues populaires si facilement soulevées, si difficilement apaisées, peut s'appliquer avec une justesse peu commune les vers si souvent cités qu'Horace a dédiés aux premiers et audacieux navigateurs :

Illi robur et æs triplex  
Circà pectus erat.

A. M. Morin et à M. LaFontaine qui firent voter les deux premières lois de l'instruction primaire, au Dr. Meilleur qui fut chargé de leur exécution, le pays doit une éternelle reconnaissance.

Mais de cette lutte à laquelle prirent part et les curés et nombre de citoyens zélés dans toutes les parties du pays, sortit un résultat beaucoup plus grand que celui que l'on avait droit d'attendre. Rien ne réussit si bien que ce qui est contesté et discuté ; rien n'est apprécié comme ce qui est le prix des plus grands labeurs, des plus vives contradictions. Un élan puissant fut imprimé et il ne se bornera pas à l'instruction primaire et à l'action du gouvernement et des municipalités. Le clergé dont les ressources augmentaient et dont la sollicitude s'accroissait en proportion de sa tâche, multiplia les institutions de haute éducation et l'on en vint même à se demander si l'on n'avait point dépassé le but et à s'occuper sérieusement d'un genre d'institutions que l'on appelle en Belgique l'enseignement moyen, et qui tient le milieu entre l'éducation classique et l'instruction primaire.

A mesure que l'œuvre s'étendait, à mesure qu'elle se développait, des besoins nouveaux se faisaient sentir, besoins qui rencon-

trèrent chaque fois et qui rencontrent encore aujourd'hui plus d'un formidable obstacle dans la concurrence que leur font d'autres nécessités publiques. Remarquez-le bien, messieurs, tandis que tous les autres services qui émergent au budget sont anciens et depuis longtemps jugés indispensables ou bien sont appuyés par de puissants intérêts locaux ou individuels, le chapitre de l'instruction publique se présente avec son seul mérite, et, charge nouvelle et croissante, il a encore à lutter contre toutes les critiques plus ou moins fondées auxquelles son administration est nécessairement exposée. Il y a plus, les subventions des écoles communes et celle de l'éducation supérieure ont pour les protéger, la première l'intérêt des masses qu'elle soulage directement pour autant au moins en apparence ; la seconde, l'intérêt des corporations et des localités, tandis que les mesures administratives, les institutions spéciales du gouvernement, l'organisme même de l'instruction publique n'obtiennent et ne conservent que difficilement des allocations qui semblent être autant d'enlevé à des demandes qui jouissent d'une plus grande faveur.

Malgré ces difficultés sans cesse renaissantes et quelquefois aggravées par les passions politiques, l'instruction publique a pu obtenir et conserver jusqu'ici quelques-uns des moyens d'action indispensables à son développement et qui existent sous diverses formes dans tous les autres pays. C'est ainsi que nous avons eu successivement les bureaux d'examineurs pour l'admission des instituteurs, l'inspection des écoles, le conseil de l'instruction publique, les deux journaux de l'instruction publique, les conférences d'instituteurs, les écoles normales, la caisse d'économie des instituteurs, les écoles d'agriculture, les écoles de réforme et d'industrie, et tout dernièrement les écoles de science appliquées aux arts. Par ces divers moyens d'action une meilleure méthode pédagogique se répand graduellement, une classe d'instituteurs mieux préparés à leurs importantes fonctions se forme et lutte avec courage contre les difficultés de leur état, les branches plus pratiques tels que les leçons de choses, le calcul mental, la tenue des livres recrutent un plus grand nombre d'élèves et le niveau de l'enseignement s'élève graduellement quoique pas aussi rapidement qu'on pourrait le désirer.

Ce n'est pas à dire qu'il ne reste beaucoup à faire et des choses très-importantes, urgentes même. L'enseignement du dessin, de l'algèbre et de la géométrie ont à se propager et à s'élever davantage dans nos écoles-modèles ; celui de la lecture expressive et de la lecture raisonnée, et les leçons de choses, dans nos écoles élémentaires ont à faire des progrès analogues à ceux que l'analyse

grammaticale, les dictées orthographiques et la calligraphie ont faits depuis quelques années, enfin l'enseignement moyen et l'enseignement spécial déjà représentés jusqu'à un certain point dans notre système par les écoles normales, les académies commerciales de nos grandes villes, par un certain nombre de nos collèges industriels et de nos écoles modèles dans les campagnes, l'enseignement moyen et l'enseignement spécial ou professionnel ont un très-grand besoin d'être développés.

La tendance des choses sur ce continent poussera nécessairement dans cette voie où l'on ne fait que d'entrer. Mais il ne faut point non plus rien exagérer et ne pas trop restreindre notre enseignement classique et supérieur auquel nous devons tant de succès. Nos rivaux des autres origines ont fait d'heureux efforts pour faire disparaître la supériorité qu'ils admettaient chez nous sur ce point et que Lord Durham lui-même a constaté dans son rapport ; ne nous hâtons point de déposer une si belle couronne ; parons-la de tous les accessoires utiles que nous voudrions ; mais de grâce ne la laissons pas tomber du front de notre jeune nation.

C'est la culture des lettres, c'est l'enseignement classique qui élève les idées, qui fortifie les plus généreuses dispositions de l'homme, c'est elle qui, combinée avec l'éducation domestique de nos pères et rayonnant de nos collèges dans nos familles, a conservé la distinction et la véritable noblesse des sentiments et a été l'une des sources les plus vives du patriotisme et de l'honneur civique. Cet enseignement n'est pas non plus aussi dédaigné qu'on le suppose, même chez les peuples les plus mercantiles, les plus pratiques. Le Haut-Canada a ses écoles de grammaire préparatoires à ses collèges, les Etats-Unis ont leur *High Schools*, et vous seriez étonnés du nombre auquel se tirent les éditions des classiques Harper et Appleton imprimées à l'usage de ces institutions. L'Ecosse passe à bon droit pour contenir le peuple le plus apte au progrès moderne, le plus âpre aux choses de la vie ; industriels et commerçants, les Ecossois sont répandus sur tous les points du globe et l'on a dit de cette race hardie et aventureuse que partout où un chardon pouvait pousser un Ecossois pouvait prospérer ; eh bien, dans un grand nombre d'écoles de paroisse en Ecosse on enseigne encore les rudiments des langues mortes comme préparation au collège. La Belgique est bien certainement le pays le plus industriel, le plus progressif de tous ceux où se parle la langue française ; cependant ses écoles moyennes se divisent en deux classes, les athénées et les écoles moyennes proprement dites, et dans les premières on enseigne les littératures grecque, latine et française. Enfin la Prusse, le pays par excellence du positi-

visme, la Prusse a conservé l'enseignement classique jusque dans ses *real-shule* ou *écoles pratiques*. Permettez-moi à ce sujet une anecdote ou plutôt un souvenir qui vous montrera en même temps quels honneurs l'Allemagne sait rendre aux professeurs et aux instituteurs de la jeunesse. En mars 1867, le vénérable M. Ranke, frère du célèbre Léopold Ranke, qui a écrit cette remarquable histoire des Papes que vous connaissez; M. Ranke atteignait sa cinquantième année de professorat. On lui fit une grande célébration ou *jubilé*; j'étais présent à cette fête; des drapeaux et banderolles ornaient comme ici aujourd'hui quelques rues de la ville et une foule émue et empressée contenant l'élite de la société se porta vers les trois institutions qu'avait dirigés l'heureux et noble vieillard, un collège, une école de demoiselles, et une école pratique. Il y eut discours, musique, poésie, et tout ce qui peut se désirer en pareille solennité; malheureusement pour moi dans les deux premières institutions presque tout se fit en allemand; ce ne fut qu'un *real-shule* d'où il m'avait semblé que les langues mortes devaient être bannies que j'eus le plaisir d'entendre du grec et surtout du latin, car pour le grec, je l'avoue à ma honte, c'était encore un peu de l'allemand pour moi. (Rires.) Peut-être le personnel du *real-skule* était-il comme bien d'autres en ce monde, appréciait-il mieux ce qui n'est que facultatif que ce qui est obligatoire.

N'exagérons donc point un mouvement bien nécessaire sans doute; mais faisons-le sans détruire ou amoindrir trop ce qui a fait notre gloire. Au sujet de l'éducation comme au sujet de la nationalité étendons, ne repoussons point, n'exaltons pas un moyen de succès aux dépens des autres; prenons-les tous et afin de donner la part large et juste à chacun, redoublons s'il le faut la somme totale de nos efforts et de nos sacrifices. Préparons-nous par les études pratiques, par les connaissances usuelles, préparons-nous aux grandes destinées qui s'ouvrent pour les deux rives du St. Laurent, formons des marchands, des ingénieurs, des chimistes, des manufacturiers; mais soyons certains aussi qu'un peu de littérature est un lustre qui ne nuit pas à l'éclat de l'or, que Virgile ou Racine ne contredisent rien de ce qu'enseignent Euclide et Barème, et que pour avoir commenté Homère, M. Gladstone n'en est pas moins un des plus grands économistes, un des plus grands financiers de l'Europe. Ne négligeons point non plus les beaux-arts qui, au point de vue même de l'industrie, ont une si grande portée et qui eux aussi élèvent les idées et les aspirations du peuple. Vous surtout, messieurs, qui vivez à l'étranger, prenez ce qu'il vous faut du progrès moderne, mais ne renoncez pas au

glorieux héritage du passé ; ne vous en laissez pas imposer par ceux qui vous représentent vos pères ou vos frères comme des ignorants. Sous ce rapport comme sous tous les autres vous pouvez, suivant le mot d'Isidore Bédard : *marcher tête levée.*

Non, ils n'étaient pas, ils ne pouvaient être des ignorants ceux qui ont eu la suprême science : croire, espérer et attendre ; ceux qui n'ont point abandonné l'idée religieuse et nationale dans les plus rudes épreuves, ceux qui ont préparé ce que nous voyons ! Cette magnifique démonstration, l'ordre, la décence, l'intelligence, les sentiments généreux, l'élégance qui y président nous ont fait voir que vous avez conservé sur tous les points de l'Amérique beaucoup plus intact qu'on ne le pensait le précieux dépôt de nos traditions et que vous rapportez ici avec vous et la langue que les orateurs choisis par vous ont si purement parlé et le titre glorieux de peuple gentilhomme dont vous savez vous montrer dignes. Soyez en fiers, revêtez-vous-en comme d'un splendide vêtement afin que l'on dise de vous comme Virgile disait de ses compatriotes : *Populum Romanum gentem que togatam.* (Appl. prolongés.)

Et tandis que j'y suis, messieurs, tout dernièrement encore on a voulu, pour justifier la guerre impie que l'on fait à nos frères les Acadiens sur ce terrain même de l'Instruction Publique, on a voulu contraster le chiffre des élèves de nos écoles avec celui des écoles du Haut-Canada, aussi celui des personnes sachant lire et écrire dans chaque province, d'après le dernier recensement. Disons de suite que ce recensement a fait justice du reproche d'exagération adressé à nos statistiques scolaires : le recensement publiant le nombre des enfants fréquentant les écoles un jour donné et la statistique scolaire celui de toute l'année, il doit nécessairement y avoir une différence. Or cette différence est proportionnellement la même pour Ontario que pour Québec ; un rapport est donc confirmé par l'autre. Mais pour ce qui est de ce chiffre lui-même, ce n'est ni à l'enseignement religieux, ni au système scolaire qu'il faut s'en prendre. Qui ne connaît point les difficultés plus considérables qui existent dans notre pays, par le climat, par la richesse moins grande des populations dont on nous fait il est vrai, également un crime, et surtout par la disposition des établissements qui sont plus compactes dans le Haut-Canada où il y a beaucoup plus de petites villes et de villages ? Il y aurait bien aussi quelque chose à dire sur l'étrange manie de tout apprécier uniquement par les chiffres, c'est-à-dire par la quantité et non point par la qualité. Un calcul à faire ce serait de trouver le nombre d'hommes ne sachant que lire et écrire qu'il faudrait réunir pour égaler la puissance réelle d'un homme véritablement instruit.

Quoiqu'il en soit, Messieurs, que ces reproches vous animent et nous animent nous aussi à de plus grands, et s'il est possible à de plus généreux efforts.

Une chose surtout ressort de cette mémorable réunion : c'est la solidarité de toutes les populations franco-canadiennes de l'Amérique. Ne craignez pas dans vos besoins de vous adresser à nous. Déjà dans bien des endroits nos prêtres et nos religieuses sont allés vous trouver et quelques-uns des élèves de nos écoles normales ont accepté la même mission. Je ne saurais vous dire avec quel orgueil nous voyons ici un d'entr'eux, M. Lebœuf, qui remplit maintenant aux Etats-Unis des fonctions judiciaires importantes. (Vifs applaudissements.)

Jusqu'à un certain point, notre rôle envers vous est celui que la France, notre vieille mère-patrie, a joué envers nous, et ce rôle les communautés les plus nombreuses, les mieux installées parmi vous pourront bientôt le remplir à l'égard de celles où les groupes français sont encore isolés. Déjà vous avez vos journaux et vos écoles ; bientôt vous aurez vos livres et la langue française se sera implantée en plus d'un endroit qu'on lui croyait fermé pour toujours.

Certes, Messieurs, tout le monde ici sympathise avec le désir si énergiquement manifesté par plusieurs d'entre vous de repatrier en masse nos compatriotes ; mais cette tâche ne pourra jamais s'accomplir que partiellement et graduellement et dans l'intérêt même de cette cause, il faut veiller à l'autonomie de ceux qui resteront. La manifestation d'aujourd'hui y contribuera puissamment ; nous nous sommes comptés et suivant le mot si vrai de M. Gaillardet qui eut lui aussi cette grande idée de l'union des populations franco-américaines, c'est déjà quelque chose de se compter car, disait-il, si le droit est la force aux yeux de Dieu, le nombre est la force aux yeux des hommes !

L'instruction dans la langue maternelle, la lecture des livres français, celle des livres canadiens après le lien plus puissant encore de la religion sont les meilleurs gages de votre autonomie. Faites connaître à vos enfants le mouvement littéraire et intellectuel de votre pays depuis les jours où les Viger, les Morin et les Parent ont jeté les fondements de notre littérature et rendu à notre langue qui déjà commençait à s'altérer, sa pureté première, jusqu'à cette floraison si rapide qu'étaient aujourd'hui tant de jeunes et brillants écrivains. Faites-leur lire nos poètes, nos historiens, nos publicistes, ce sera un des meilleurs moyens de leur faire aimer notre nationalité.

Je sais que comme nous, plus encore que nous, vous avez besoin

d'une autre langue ; mais rien ne vous empêche de conserver en même temps la vôtre. C'est une grande et belle chose que de parler les deux plus belles langues des temps modernes, celles des deux plus grandes nations de l'Europe. C'est même un immense avantage au point de vue du développement de l'intelligence ; car là où double est la peine, double aussi est la récompense.

Messieurs, cette pensée de fraternité bien comprise qui vous a réunis de tous les coins de l'Amérique, elle sera utile aux plus grandes comme aux plus petites communautés de notre origine. Ce que l'une fera pour les autres lui sera rendu au centuple. Déjà dans les limites de notre Confédération il n'est pas impossible que le salut de la plus grande province franco-canadienne, celle de Québec, ne soit dû un jour aux Acadiens des Provinces Maritimes ou aux Métis de Manitoba. Faites beaucoup pour les Acadiens, nous disait dans une conférence M. Rameau, faites beaucoup pour eux et soyez certains qu'un jour ils vous le rendront. Ce généreux Français, qui le premier s'est occupé sérieusement de nous, qui le premier nous a conseillé l'immigration française et belge comme moyen de réparer les pertes que nous ne pouvons pas entièrement empêcher,—car sur ce point encore je vous disai : ne soyez pas exclusifs—ne repoussez pas un moyen de salut parce que vous en préférez un autre, employez-les tous et vous n'en aurez peut-être point trop.—M. Rameau donc nous disait que c'était la charité cosmopolite de la France qui sauverait un jour la France elle-même, et il nous donnait la même recette. Eh bien ! elle peut s'appliquer et elle s'est déjà appliquée à l'instruction publique et c'est une gloire pour le Bas-Canada de songer que les établissements d'éducation catholiques et français qui se développent sur tant de points en dehors de nos limites sont dus en grande partie aux sacrifices des habitants de la vieille province, permettez-moi de le dire, de la province mère !

Et même aujourd'hui la France, sans presque le savoir, continue sa glorieuse mission à notre égard : à nos prêtres et à nos religieuses cependant si nombreux viennent s'ajouter chaque jour ses prêtres et ses religieuses, et souvent prêtres français et prêtres canadiens, religieuses françaises et religieuses canadiennes partent ensemble pour les points les plus éloignés de ce continent.

Pour l'ignorer, messieurs, il ne faudrait connaître ni cette noble maison de St. Sulpice de Montréal, qui a fait encore, et qui fera longtemps de si grandes choses dans notre pays, ni cette illustre Compagnie si connue dans notre histoire et qui nous donne aujourd'hui l'hospitalité ; toutes deux, ainsi que tant d'autres ordres religieux, se recrutent encore plus en Europe que parmi nous. (Appl.)

Mais je m'oublie, Messieurs, on ne m'avait donné que vingt minutes pour traiter ce sujet, pour vous dire ce que l'éducation a fait pour nous, ce que nous avons fait pour elle ; et j'ai déjà dépassé ces limites : je demande quelques minutes de plus pour un acte de justice et de reconnaissance.

Je ne saurais laisser passer cette solennelle occasion de rendre témoignage à la mémoire d'un homme dont la mort a été un grand deuil public, à Sir George Cartier qui m'a si puissamment aidé, et souvent je n'ai pas honte de le dire, si habilement dirigé, pendant mon administration scolaire. A son énergie, à sa persévérance sont dus la passation de plusieurs lois importantes sur l'instruction publique avant la Confédération ; à son aide actif celle qui, depuis, a réglé des questions importantes entre la majorité et la minorité religieuse. Dès le principe nous avons adopté une politique libérale qui a eu son contre-coup dans le Haut-Canada tout en empêchant bien du mal chez nous ; en allant plus loin encore nous aurons fait un grand bien à nos compatriotes des provinces maritimes ; si la majorité qui les froisse dans ce qu'ils ont de plus cher, peut apprendre quelque chose de notre exemple, ne fut-ce que d'avoir la moitié de la justice et de la libéralité que nous avons montrés.

J'ai aussi à remercier mon honorable successeur, M. Ouimet, qui mis à l'œuvre avec tant de zèle et d'habileté, des paroles beaucoup trop bienveillantes qu'il a eues pour moi dans ses discours publics et dans ses rapports officiels.

Enfin, monsieur le président et messieurs, j'ai à vous remercier et à vous demander pardon : à vous remercier de votre indulgente attention, à vous demander pardon d'avoir osé traiter dans un cadre nécessairement si restreint un pareil sujet. Mon excuse est dans l'obligeante invitation de votre comité, dans l'enthousiasme du jour, dans cette atmosphère toute imprégnée d'un patriotisme tellement enivrant que ceux qui l'ont respirée ne doutent plus de rien.

Même dans les circonstances les plus défavorables il était impossible de refuser son concours à cette réunion fraternelle où sont accourues, portés par l'électricité, les félicitations, les sympathies de tous les groupes français de l'Amérique depuis Vancouver jusqu'aux rives de l'Atlantique, nobles témoignages qui ont été couronnés par la plus auguste et la plus émouvante de toutes les approbations, en un mot par la grande et belle journée dont le souvenir imposant sera lui-même une des pages de notre histoire.

P. J. O. CHAUVEAU.

## CHRONIQUE DU MOIS.

---

L'Assemblée Nationale est en vacances. Elle s'est ajournée le 6, après avoir successivement repoussé tous les projets de constitutions qui lui ont été soumis. Elle a écarté l'un après l'autre le projet de M. Casimir Périer pour la proclamation de la République, et celui de M. de Larochehoucauld pour l'établissement de la Monarchie. Il restait la proposition de la Commission des Trente, pour l'organisation définitive du Septennat et la création d'une nouvelle Chambre. Le gouvernement avait annoncé publiquement qu'il prenait cette proposition sous sa protection. Mais lorsqu'on a vu que les difficultés s'accumulaient, et que le projet ministériel était menacé d'une déconfiture, comme ceux qui l'avaient précédé, on a cru plus prudent d'ajourner la discussion et de proroger l'assemblée. Il s'est trouvé une majorité pour voter l'ajournement, et l'assemblée s'est dispersé après avoir constaté son impuissance absolue, et avoir prouvé qu'elle était incapable d'établir aucun gouvernement définitif, monarchie, république, empire ou même Septennat. La reprise des séances aura lieu au mois de Novembre. C'est trois mois de suspension et de repos, un moment d'arrêt avant la reprise du drame.

La clôture est venue fort heureusement mettre fin à un débat qui n'aurait pu se terminer que par quelque catastrophe, si on lui eût permis de suivre son cours. L'Assemblée était devenue le théâtre de la confusion et de l'anarchie la plus absolue. Il est assez probable que le projet de consolidation du Septennat, s'il eût été soumis au vote, aurait été rejeté. On se demande alors ce qui serait advenu de l'Assemblée, impuissante à sanctionner le régime qu'elle avait établie elle-même. Le projet de la Commission rejeté, la dissolution devenait inévitable, et le triomphe des républicains ou des bonapartistes dans de nouvelles élections assuré.

L'ajournement était donc ce qui pouvait arriver de plus heureux. C'est un moment de répit donné au gouvernement. D'ici à la reprise des séances, les conservateurs peuvent peut-être trouver le moyen de réparer les échecs qu'ils ont essayés, et de reconstituer leur majorité perdue. Ce sera là la "politique de vacances." Il est fort douteux, cependant, que des efforts dans ce sens réussissent, et il est assez probable que la crise, suspendue un moment, se continuera aussi forte et aussi violente à la reprise des séances, en Novembre prochain. Elle n'aura été retardée que de quelques mois. Le gouvernement de M. de Cissey paraît beaucoup trop faible et trop inepte pour faire face à une situation aussi difficile, et pour en sortir victorieusement. La tâche est au-dessus de ses forces. A moins d'évènements imprévus et providentiels, on peut prévoir que ce ministère incolore et impuissant sera emporté par le premier orage de la prochaine session, et fera place à un gouvernement républicain. Les chances de la Monarchie deviennent de plus en plus précaires.

Actuellement, l'Assemblée est divisée en deux fractions à peu près égales. Les bonapartistes, qui tiennent la balance, s'emploient à empêcher l'établissement d'un régime définitif et à maintenir le provisoire et l'anarchie. Le projet d'organisation du Septennat reviendra dès l'abord sur le tapis, à la réouverture de l'Assemblée, et, comme il est douteux que les conditions des partis changent d'ici à cette époque, le Gouvernement sera encore impuissant à rallier une majorité à ses vues. Il devra résigner par conséquent. M. de Cissey éprouvera le même sort que M. de Broglie.

Les progrès constants des bonapartistes, qui intriguent sans relâche et de tous côtés, causent beaucoup d'inquiétude aux autres partis. On craint avec raison qu'ils n'aient enveloppé la France dans un réseau d'intrigues, et qu'ils ne sortent triomphants des prochaines élections. La victoire que ce parti vient de remporter dans le Calvados, où un bonapartiste a été élu par une forte majorité dans une division jusqu'ici républicaine, ne contribue pas peu à augmenter ces craintes. On a vu dans cette élection un symptôme des plus menaçants pour l'avenir, et plusieurs voient déjà l'Empire rétabli.

Ces craintes sont certainement exagérées, dans les circonstances présentes. Mais il n'en est pas moins étonnant de voir la terreur qu'inspire partout celui des partis qui est le moins nombreux et le plus faible. Il est évident que les bonapartistes intriguent énergiquement. Ils exercent dans les départements une propagande rigoureuse, que leurs ressources pécuniaires et les influences personnelles leur permettent d'établir facilement. On reproche à M.

de Broglie de leur avoir livré, pour prix de leur alliance, les mai-ries et les préfectures, et par conséquent le contrôle des provinces. Et l'on sait l'influence que les positions officielles et civiques donnent en France. Les Bonapartistes, qui déterminent la majorité dans l'Assemblée, ont jusqu'ici empêché soit la consolidation du Septennat ou la dissolution. A un moment donné, lorsque tous leurs filets seront tendus et leurs intrigues complétées, ils accorderont leur appui à la gauche pour voter la dissolution, et ils entreprendront la campagne électorale qu'ils préparent depuis si longtemps.

L'évasion du Maréchal Bazaine, qui s'est échappé de la prison de Ste. Marguerite, où il était détenu depuis la fin de son procès, a servi pendant quelque temps d'aliment à la curiosité et aux discussions publiques. Le gouvernement et les autorités de Ste. Marguerite ont été accusés de complicité avec Bazaine. Malgré que celui-ci ait essayé dans une lettre qu'il a écrite du lieu de sa retraite en Allemagne, de faire croire qu'il n'a pas eu de complices, les soupçons ont continué de planer sur le gouvernement et sur les gardiens du fort Ste. Marguerite. Bazaine aurait trouvé moyen, grâce à l'aide de ses gardiens, de sortir du fort et de parvenir, par le moyen d'une chaloupe, jusqu'à un navire qui stationnait aux environs de l'île et qui avait été engagé par madame Bazaine, dont la conduite héroïque et la bravoure en cette circonstance ont fait l'admiration générale.

Pour détourner les soupçons de sa conduite et se disculper de tous reproches de complicité avec Bazaine, le gouvernement a fait suspendre certains journaux qui ont reproduit la lettre du maréchal.

\*.\*.\*

L'Espagne attire depuis quelque temps les regards du monde, et sa politique est devenue le thème des discussions publiques et diplomatiques. Deux faits ont contribué à produire ce résultat : la reconnaissance de la République de Madrid par quelques puissances, à la tête desquelles se trouve la Prusse, et la découverte d'une intrigue diplomatique entre le gouvernement espagnol et le gouvernement allemand pour la cession à celui-ci d'une des colonies espagnoles aux Antilles, l'île de Porto-Rico.

Ce dernier fait a été révélé par un journal américain, le *Freeman's Journal*, feuille catholique et monarchiste. D'après ce journal, qui paraît tenir ses informations de bonne source et qui est

digne de toute croyance, la Prusse, qui désirait depuis longtemps avoir un pied-à-terre en Amérique, se serait adressé dans ce but à l'Espagne et aurait déterminé celle-ci à consentir à la cession de Porto-Rico, moyennant certains services que l'Allemagne s'engageait à lui rendre, soit en l'aidant à supprimer l'insurrection carliste, soit en faisant reconnaître le gouvernement républicain de Serrano par les puissances européennes. Les détails de cette entente auraient été communiqués à l'amiral Polo, alors ambassadeur d'Espagne à Washington, avec instruction de s'assurer de l'assentiment du gouvernement américain.

La dépêche qui contenait les instructions du gouvernement de Serrano à ce sujet était conçue en ces termes :

“ Comme le gouvernement reconnaît l'impossibilité de supprimer l'insurrection carliste et la rébellion cubaine sans aide étrangère, et comme le gouvernement de S. M. l'empereur d'Allemagne nous a fait des ouvertures à la fois honorables et acceptables, il est désirable que ce département sache quelle position prendrait le gouvernement américain en cas de cession de notre île de Porto Rico, temporairement ou définitivement, au gouvernement de S. M. l'empereur.”

Le même courrier apportait à l'amiral une note expliquant que le gouvernement allemand se chargeait d'assurer le succès d'un emprunt projeté au gouvernement de Serrano, à lancer à Londres, que le même gouvernement établirait une flotte de croiseurs sur la côte espagnole pour supprimer la contrebande de guerre, flotte avec laquelle coopérerait une flotte espagnole. De plus, le gouvernement allemand reconnaîtrait la dictature de Serrano, sur sa base présente, et emploierait son influence pour la faire reconnaître par les autres gouvernements. En retour “le gouvernement espagnol consentirait à céder au gouvernement de l'empire allemand, par un titre provisoire, mais qui pourrait devenir perpétuel, l'île de Porto Rico, en totalité ou en partie.”

L'amiral Polo répondit immédiatement que la communication du ministre d'Etat l'indignait ; que le marché projeté avec l'Allemagne était anti-patriotique et qu'il offrait sa démission de ministre espagnol à Washington.

Le gouvernement espagnol insista pour faire revenir l'amiral sur sa décision, mais inutilement. L'affaire se termina par le rappel de l'amiral Polo. Les négociations auraient ensuite été reprises avec le gouvernement américain.

La presse américaine s'est alarmée des révélations du *Freeman's Journal*. Avant ces révélations on avait ignoré les véritables causes du rappel de l'amiral Polo. La plupart des journaux des Etats-Unis,

fidèles à la doctrine Monroe, sont opposés à tout établissement d'une nouvelle puissance européenne en Amérique. Ils s'opposent de toutes leurs forces à l'accomplissement de la convention faite par l'Espagne avec la Prusse, relativement à la cession de Porto Rico. La perspective de voir l'Allemagne, dont ils connaissent l'esprit inquiet et ambitieux, s'établir ainsi à leurs portes, ne leur sourit pas. Ils reprochent au gouvernement de Washington et au Secrétaire Fish de ne pas s'être opposé à cette transaction entre Serrano et M. de Bismark, et le *Herald* de New-York a été jusqu'à pousser cette exclamation entachée d'une exagération évidente : " Ce ne sont pas seulement les Français, mais aussi les Américains qui ont été battus par les Prussiens à Sedan." Ces craintes exagérées sont une preuve de l'excitation produite par les révélations du *Freeman's Journal*, et de la frayeur qu'inspire le nom de la Prusse. Tant que les projets ambitieux de M. de Bismark se sont bornés à la France et aux pays européens, les Américains ont acclamé l'autorité prussienne et applaudi à ses succès. Mais dès qu'ils croient voir que la Prusse veut étendre son empire jusqu'en Amérique, ils jettent un cri d'alarme et prennent un ton menaçant.

Les journaux officiels d'Allemagne ont opposé un démenti complet aux avancés du *Freeman's Journal*, mais ces dénégations n'ont produit aucun effet. M. de Bismark a nié aussi lorsque le général La Marmora l'a accusé d'un complot du même genre relativement au démembrement de la Bavière rhénane. L'Europe n'a pas voulu accepter son démenti, et la presse américaine et espagnole ne paraît pas disposée à tenir compte davantage des démentis qu'il donne aujourd'hui au *Freeman*.

Le Secrétaire Fish a essayé sans plus d'effet de démolir ses déclarations, et de répondre aux reproches que lui adresse la presse américaine. Les journaux d'Espagne et d'Amérique dénoncent la conduite de la Prusse et la lâcheté du gouvernement de Serrano, qui a accepté les offres honteuses de M. de Bismark.

Il paraîtrait que le gouvernement prussien aurait déjà fait parvenir secrètement à Serrano des armes et des munitions pour combattre les carlistes. Et cependant, M. de Bismark a été le premier à protester contre les prétendues relations du gouvernement français avec les carlistes. Il aurait même fait signifier par son ambassadeur, aux autorités de Versailles, que l'attitude de la France à l'égard de Don Carlos le mécontentait souverainement, et que le gouvernement prussien était décidé à faire respecter les lois de neutralité et à envoyer une escadre prussienne dans les eaux espagnoles.

Dans le même temps, le machiavel prussien travaillait à faire

reconnaître le gouvernement de Serrano par les puissances européennes, qui ont cessé toutes relations diplomatiques régulières avec l'Espagne depuis le départ du roi Amédée. Il a réussi avec plusieurs puissances. L'Autriche, la Belgique et la Hollande ont reconnu le gouvernement de Madrid, à la suggestion de la Prusse. La France, l'Angleterre et la Russie, dont le câble nous avait d'abord annoncé l'acquiescement, n'ont encore donné aucune réponse officielle.

La reconnaissance de la République Espagnole par les grandes puissances, à l'instigation de la Prusse, serait une injustice criante et un sacrifice fait à la Révolution.

Les monarques européens devraient comprendre qu'ils sont solidaires les uns des autres, et que chaque fois que le principe de la royauté et de la légitimité est atteint et renversé quelque part, c'est un coup porté à tout l'édifice monarchique du vieux monde. La reconnaissance officielle de la République castelarienne serait un coup qui atteindrait non-seulement Don Carlos, mais encore tous les monarques d'Europe.

Du moins si les faits pouvaient justifier cette reconnaissance. Mais il n'est rien survenu, dans ces derniers temps, qui ait pu modifier le caractère du gouvernement radical de Madrid, et excuser son usurpation.

L'Europe, qui avait refusé de reconnaître la république espagnole, après la retraite du roi Amédée, a-t-elle plus de raisons de la reconnaître aujourd'hui qu'alors ? Est-ce que cette république de gâchis, qui mène l'Espagne aux bras de la Prusse, est plus digne de respect parcequ'elle a reçu les bénédictions et les encouragements de Garibaldi, qui adressait encore ses félicitations au gouvernement espagnol il y a à peine quelques mois.

De la part du gouvernement français surtout, une telle démarche serait inconcevable.

Lors de la résignation du roi Amédée et de l'avènement des radicaux républicains, en février 1872, M. Thiers, alors président, refusa de reconnaître la nouvelle république, et se retira du pouvoir sans être revenu sur cette décision.

Il serait peu glorieux pour le maréchal MacMahon de sortir de cette voie et de reconnaître officiellement la république de Castelar et de Serrano.

Au point de vue politique, ce serait favoriser les intrigues de la Prusse, qui ne cherche que les moyens d'intervenir dans la guerre civile d'Espagne, et d'imposer son protectorat à la Péninsule. La reconnaissance de la République par l'Europe relèguerait Don

Carlos au rang des rebelles, et autoriserait la Prusse à envoyer ses troupes au secours du gouvernement de Madrid.

Le but de M. de Bismark est évident. Il veut soumettre l'Espagne à la domination allemande. Le meilleur moyen d'arriver à ce résultat est de maintenir la Péninsule dans l'état d'agitation où elle se trouve depuis quelques années, et d'empêcher l'avènement d'un régime définitif, tel que serait celui de Don Carlos. Au moment voulu, M. de Bismark fera élire par les Cortès républicaines un roi de son choix, un roi allemand, de la même manière que fût élu le roi Amédée en 1871. Comme on le voit, c'est à l'exécution de son idée de 1870, idée qui a causé la guerre franco-prussienne, que tend le puissant chancelier. Cette idée accomplie, la France est complètement isolée, et elle reste la seule des nations latines qui ne soit pas sous le joug de l'Allemagne.

L'avènement de Don Carlos, au contraire, écarterait le danger du protectorat allemand pour l'Espagne, et conserverait une alliée fidèle à la France. L'intérêt manifeste de la France serait donc de reconnaître Don Carlos, ou, tout au moins, de ne pas reconnaître la République espagnole. En agissant autrement, elle travaillerait en même temps pour la Révolution et pour la Prusse, et contre ses propres intérêts. Elle ferait les affaires de M. de Bismark.

Don Carlos se trouverait par cette action des puissances, placé au rang des révolutionnaires et des rebelles ; comme si ses droits au gouvernement n'étaient pas mieux établis que ceux d'aventuriers usurpateurs qui se sont emparés du pouvoir à la faveur des révolutions. La Prusse serait autorisée à intervenir en Espagne et à prêter secours à ses amis de Madrid, et cela, grâce à la lâcheté des autres puissances.

Les journaux républicains français reconnaissent eux-mêmes la portée fatale de cet événement, et les conséquences désastreuses qu'il pourrait avoir pour la France. Ils reconnaissent l'œuvre de M. de Bismark. Cela ne les empêche pas pourtant d'applaudir à cette idée et d'encourager le gouvernement français à donner dans le piège que lui tend la Prusse.

Quant aux carlistes, ils continuent pendant ce temps leurs opérations. Ils font des progrès rapides, et Serrano paraît avoir acquis la conviction qu'il ne pourra les soumettre sans le secours de l'étranger. C'est ce qui le porte à accueillir favorablement les offres de la Prusse. Plutôt que de voir Don Carlos à Madrid, les Républicains aimeraient mieux y appeler un prince prussien.

Les carlistes se sont emparés dernièrement d'une ville importante de la Castille, à trente lieues seulement de Madrid. Sans l'intervention de M. de Bismark ils seraient sûrs de triompher.

\* \* \*

Après trois mois d'attente, le public a été mis enfin en possession du Rapport du Comité du Nord-Ouest, qui était prêt depuis la fin de la dernière session fédérale. Une copie anglaise de ce Rapport a été distribuée à tous les journaux du pays. Les témoignages entendus par le Comité d'Enquête du Nord-Ouest, prouvent que l'Amnistie a été promise par l'ancien gouvernement. Il y a eu d'abord une promesse formelle, faite au nom de la Reine, à Mgr. Taché, dans le mois de Janvier 1870, c'est-à-dire avant la mort de Scott. Plus tard, Sir John MacDonald et Sir George Cartier promirent encore à Mgr. Taché et à M. l'abbé Ritchot de faire leur possible afin d'obtenir de Sa Majesté l'amnistie pleine et entière pour tous ceux qui sont impliqués dans les troubles du Nord-Ouest. Sir George Cartier s'engagea à obtenir l'amnistie, Sir John MacDonald promit d'aller la demander lui-même au pied du trône. La mort de l'un et la chute de l'autre les empêchèrent d'accomplir leur promesse.

Lors de l'arrestation de Lépine, l'automne dernier, M. Langevin, qui avait succédé à Sir George comme chef du Bas-Canada, voyant que la situation était devenue plus grave et demandait une solution immédiate, posa un *ultimatum* à Sir John, et lui déclara qu'il se retirerait du ministère, avec ses collègues du Bas-Canada, si l'amnistie n'était pas accordée dans un temps fixé, six semaines ou deux mois. Trois semaines après, le gouvernement conservateur résignait en masse sur la question du Pacifique, et laissait à son successeur le soin de régler cette question épineuse.

On avait d'autant plus droit d'attendre des nouveaux ministres bas-canadiens une solution prompte et heureuse, qu'ils s'étaient montrés jusque-là plus inflexibles sur cette question et qu'ils avaient déclaré plus fréquemment que l'amnistie devait être accordée, quand même elle n'aurait pas été promise. Ils la voulaient tout de suite et sans restriction. Mais ces espérances ont été trompées. Le nouveau gouvernement est au pouvoir depuis dix mois, et la situation s'est aggravée au lieu de s'éclaircir. Riel a été chassé du Parlement par le fait des Ministres eux-mêmes qui ont, en grande majorité, voté son expulsion. L'amnistie n'a pas encore été accordée, et, malgré que le Rapport du Nord-Ouest prouve qu'elle ait été promise et que le devoir du gouvernement est de donner effet à cette promesse, rien n'indique que le fanatisme des ennemis de Riel soit diminué et que le ministère soit disposé à faire son devoir. La publication du Rapport semble plutôt avoir

eu pour résultat d'accroître la fureur des *grits*. Leurs organes ne cessent de fulminer contre Riel, et ils reprochent amèrement aux anciens ministres d'avoir sympathisé avec lui, et à Sir John d'avoir voulu se rendre lui-même en Angleterre pour demander la grâce de celui qu'ils appellent le "meurtrier de Scott."

Quant à donner effet aux promesses d'amnistie, aucun organe ministériel n'en a encore parlé d'une manière officielle. Le *Globe* et ses confrères font au contraire une forte opposition à la candidature de M. Riel, qui se présente de nouveau à Provancher pour l'élection qui doit avoir lieu ces jours-ci dans ce comté. Riel est menacé, s'il est élu, d'une nouvelle expulsion, et les électeurs de Provancher sont avertis qu'ils ont à choisir entre "être représentés à la Chambre des Communes ou ne pas l'être." Elire Riel, équivaldrait pour eux à renoncer à leurs droits politiques.

A. GÉLINAS.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

---

*Dictionnaire et Grammaire de la Langue des Cris*, par le Rév. Père Albert Lacombe, Ptre., Oblat de Marie Immaculée. 1 vol. grand in-8. Prix, trois piastres. Beauchemin & Valois, Libraires-Imprimeurs, Montréal.

Toute la presse a été unanime à faire le meilleur accueil du monde, à un ouvrage qui est destiné à rendre d'immenses services, non pas seulement aux missionnaires qui se vouent à la propagation de la foi parmi les sauvages, mais encore à tous ceux qui s'occupent de philologie. Nous n'entreprendrons pas d'analyser ce dictionnaire, ni de hasarder une critique quelconque, nous avouons hautement que la chose serait au-dessus de nos forces, mais nous laisserons parler l'auteur lui-même, parce que nous sommes certains qu'il sera entendu et mieux compris que nous. Ajoutons seulement que l'ouvrage nous paraît fort bien imprimé, sur bon papier et avec un excellent caractère, ce qui n'est pas peu dire quand le livre lui-même exige pour être interprété, une longue et fastidieuse étude. Nos meilleurs remerciements à l'auteur pour un exemplaire de ce superbe et curieux volume.

“ Travaillant depuis plus de vingt ans dans les missions de la Saskatchewan, j'espère qu'il me sera permis aujourd'hui d'offrir aux amis de nos frères les sauvages, ce travail sur la langue crise. Dès mes premières années de missionnaire, j'ai senti que, pour évangéliser, il était absolument nécessaire de comprendre la langue de ceux qu'on veut christianiser. Tout d'abord, j'ai donc commencé à compiler tout ce que je pouvais recueillir de mots et de règles grammaticales. Sans avoir la prétention de penser que j'ai fait un ouvrage complet, cependant je me regarderai comme grandement récompensé de mes veillées et de mes recherches, si par là je puis être utile à ceux qui veulent étudier la langue crise, surtout si je puis adoucir et faciliter aux missionnaires les premiers éléments d'une étude si nécessaire pour l'instruction des peuplades d'une grande partie du Nord-Ouest.

“ Il n'est pas nécessaire de réclamer la charité et l'indulgence, pour tout ce qui pourrait être défectueux dans ce que je prends la liberté d'appeler un *Dictionnaire* et une *Grammaire* de la langue crise. Je pense que mon intention est assez connue. Le premier compilateur d'un semblable ouvrage a une grande tâche devant lui, et on ne doit pas s'étonner si la première ébauche renferme bien des imperfections. Il faut l'avoir éprouvé, pour savoir combien il est difficile d'être bon linguiste indien. Les langues sauvages sont si différentes de nos langues civilisées, qu'il est impossible de suivre la même marche pour en tracer les règles. Vouloir bâtir une grammaire crise, ou de toute autre langue sauvage, sur le plan d'une grammaire latine, française, anglaise, etc., serait une entreprise inutile ou plutôt impossible.

“ Comme l'a si bien dit le savant et infatigable M. Cuoq, “ il n'y a que les hommes compétents en matière de linguistique, qui pourront concevoir la longueur et la difficulté du travail qui va paraître sous leurs yeux ; eux seuls pourront se faire une juste idée des perquisitions de tout genre et des diverses combinaisons que nous avons dû faire pour démêler la trame si merveilleuse de ces langues, trouver des termes convenables, qui en expriment les étonnants phénomènes, distinguer bien les mots, en pénétrer le sens et toutes les nuances et donner à chacun d'eux sa juste valeur, discerner partout le radical d'avec les préfixes et les terminaisons, poser des règles soit générales, soit particulières, sur les différentes parties du discours, sur la dérivation et la composition des mots, et enfin découvrir les exceptions aux règles et les anomalies.”

Les Cris appartiennent, comme on le prouve par l'identité du langage, à la grande famille Algique, qui s'étend depuis le Labrador jusqu'aux Montagnes Rocheuses et jusques sur les bords de la rivière Athabaskaw, et forment les tribus des Montagnais du Labrador, les Têtes-de-Boule du St. Maurice, les Abénaquis, les Ottawas, les Algonquins, les Sauteux, les Maskégons et enfin les Cris. Les différents dialectes de ces tribus semblent avoir la même origine par l'analogie de leur langage. Connaissant un de ces idiomes, il ne suffit que d'en entendre un congénère, pour se convaincre que le radical est à peu près le même, et que les principales règles de la grammaire se forment de la même façon. Le mot *cris* (en anglais *cree*) vient probablement de *Kinistinok*, nom qui est donné à cette nation par les Sauteux. Les premiers voyageurs, en entendant dire *Kinistinok*, auront bientôt, comme toujours, formé un nom plus court et plus facile à prononcer.

De tous les idiomes Algiques, c'est le cris et le maskégon qui offrent le plus de ressemblance. On peut dire même que c'est la même langue, excepté pour l'accent et la manière d'appeler certaines choses. Le sauteux, l'algonquin et leurs congénères diffèrent beaucoup du cris par la prononciation, la désinence des pluriels et les différentes terminaisons du verbe. En sauteux et algonquin, la forme négative se double, comme en français, v. g. je ne le vois pas, en sauteux, on dit *kawin ni wabamassi* ; mais en cris, elle est simple, comme en anglais, v. g. I do not see, *namawiga ni wabamaw*. Les Pieds-Noirs, dont pourtant la langue est si différente, ont la même forme, pour la phrase négative, que le sauteux.

Les Cris s'appellent dans leur langue *Nihiyawok*, mot dont la signification n'est pas certaine. Cependant il paraîtrait que ça veut dire la même chose que *iyiniwok*, les vrais hommes, les êtres de première race. Ils se divisent en plusieurs bandes. D'abord les deux grandes familles, les Cris des Prairies, (*Paskawiyiniwok*) et ceux des bois ou de la forêt (*Sakawiyiniwok*). Ces deux familles se subdivisent comme suit : pour les Cris de la prairie, il y a les gens de la rivière (*Sipiwiwiniwok*) et les gens d'en bas (*Mamikiwiniwok*). Pour ceux du bois, il y a des gens de l'île à la Croix (*Sakittawiyiniwok*) et les gens du Rabaskaw (*Ayabaskawiyiniwok*).

Les Cris des prairies sont plus nombreux que ceux des bois. Ils peuvant à peu près former une population de 15 à 16 milles âmes. Les Cris des prairies demeurent en gros camps, sans cesse à la suite de leurs ineffables buffalos, ne vivant que de chasse et du bénéfice du hasard. Les Cris des bois, humbles chasseurs ou pêcheurs, vivent isolés par trois ou quatre familles, parce qu'une plus grande agglomération ne pourrait trouver assez de chasse pour subvenir à ses besoins. Les sauvages de la grande plaine sont bien plus fiers et guerriers que ceux de la forêt. Les premiers ne le

cèdent pas en hardiesse, audace et effronterie aux fameux Pieds-Noirs, leurs voisins et leurs ennemis. Les Cris des prairies habitent des loges ou tentes faites avec le cuir du buffle, tandis que ceux des bois, le plus souvent, n'ont pour abri que des cabanes d'écorces ou de branches d'épinette. Les premiers parlent leur langue avec beaucoup de pureté et d'élégance ; les seconds perdent de cette pureté, en empruntant quelque chose aux Maskégons, et surtout en se servant de l'*r* à la place de l'*y*, pourtant si euphonique.

La langue des Cris est belle, riche et peut-être la plus facile de toutes les langues sauvages de l'Amérique du Nord. On peut dire que le *cris* est, pour le Nord-Ouest ce que le *français* est pour les pays civilisés.

La langue crise est la plus parlée dans le Nord-Ouest. Avec cet idiome, dans le besoin, on peut se mettre en rapport avec n'importe quelle tribu de ce pays. Ayant les mêmes règles grammaticales à peu près que la langue Sauteuse, une partie des mots venant des mêmes racines et ayant souvent la même prononciation, la langue crise peut se faire comprendre en grande partie par un Sauteux. Seulement l'accent est bien plus déterminé en sauteux qu'en cris. Les Assiniboïnes, dont la langue est la même que celle des Sioux, et qui sont les amis et alliés des Cris par les mariages, comprennent presque tous un peu le cris, et quelques-uns le parlent très-bien.

Même les Pieds-Noirs et les Sarcis peuvent parler un peu aussi eux le cris, ayant souvent campé avec cette nation, dans les temps de paix. Grand nombre de Montagnais dont la langue est si difficile comprennent le cris, ainsi que leurs confrères, les *Castors* de la rivière La Paix.

A un temps non très-reculé, les Cris habitaient aux environs de la Rivière Rouge, d'après ce que disent les vieillards et étaient mêlés aux Sauteux et aux Maskégons. Ces sauvages, ainsi que les autres peuplades de ce pays, n'ont aucune tradition sur leur origine ni sur leur transmigration première. Tout ce qu'on connaît, c'est qu'en se séparant de leurs alliés, à cause de l'éloignement du buffle, ils se sont avancés vers les plaines de la branche nord de la rivière Saskatchewan,<sup>1</sup> et petit à petit ont repoussé les intrépides Pieds-Noirs, qui anciennement plantaient leurs loges sur la rive nord de cette rivière. Aujourd'hui les Cris, à force d'audace et de persévérance, se sont conquis toute la vallée de la Saskatchewan nord, et les Pieds-Noirs avec les autres nations du *large* habitent sur la branche sud et les environs de la rivière Labiche.

Les Cris se sont toujours montrés les amis des *blancs*, et c'est pour cela probablement que les anciens pionniers du Nord-Ouest, en se mariant à des sauvagesses, ont pris de préférence des femmes Crises plutôt que des autres nations, à cause de l'hospitalière réception qui leur était faite. C'est alors qu'on s'explique pourquoi tous les Métis de Manitoban et de la Saskatchewan parlent le cris et le préfèrent aux autres dialectes, qu'ils connaissent cependant.

---

<sup>1</sup> Ce mot est défiguré par les Anglais et ne veut rien dire en cris. Il faudrait : *Kisiskatchiwan*, courant rapide.